

Prisonnier en Russie



Jean Kempf

Préface

C'était le 23 janvier 1945. En cette après-midi blafarde sous un ciel gris, je n'imaginai pas que tôt le lendemain matin je ferai la connaissance d'un soldat russe aux abords d'un village de la Silésie.

Fils d'un cultivateur, doux rêveur croyant dur comme fer que les Allemands de 1940 avaient encore le même esprit civique que ceux d'avant 1914, je me sentais pro-germanique. Aussi ne me suis-je pas posé de questions lorsqu'à 17 ans et demi je fus envoyé au R.A.D. (*Reichsarbeitsdienst*). D'autant moins que je me sentais à l'étroit chez nous. Je travaillais dur, très dur à la maison, sans jamais de compliments, sans argent de poche. J'avais envie de partir. Quelle solution restait-il ? La guerre ! Si j'avais été préparé et si j'avais eu l'esprit tourné vers la résistance, j'aurais emprunté cette direction. Tellement était forte mon envie de voir le monde et de me libérer de toute contrainte.

Avec mon 1,51 m et mes 49 kg, en rentrant la tête dans mes épaules, j'aurais pu passer sous la toise, mais j'étais trop curieux de la vie en dehors de la vallée.

Par contre ma petite taille m'a souvent servi pendant cette période d'enrôlement forcé. Ainsi, au R.A.D par exemple, j'ai réussi à avoir de bons contacts avec le service administratif qui m'a révélé qu'après ma période de six mois à manier la pelle, je serai versé dans un régiment de « *Panzergranadier* ». J'ai eu une trouille monstre. Je me voyais casqué, botté, courir en première ligne à côté des chars allemands et je me suis dit : « Là, tu vas écourter ta vie ». Mais comment me sortir de cette mauvaise posture ?

À la même période, l'armée allemande cherchait à recruter des jeunes gens afin de recréer une unité d'infanterie parachutiste sous le commandement de la *Luftwaffe*. C'est en rigolant que les gars du service bureau m'ont proposé cette solution. Après réflexion, je me suis dit : « Allons, va faire ce stage. Selon la circulaire, il faut mesurer 1,60 m et peser 60 kg. Même avec les bottes aux pieds et le casque allemand vissé sur la tête, tu resterais suspendu en l'air au bout de ton parachute ou tu serais déporté, je ne sais où ! ». L'essentiel était de réussir à rester sous la tutelle du « bon Hermann Goering ». Je ne m'attarde pas sur ce stage où j'ai été la mascotte de 79 gars mesurant entre 1,70 m et 1,80 m, puis gentiment renvoyés à la maison. Mais ma ruse avait réussi. Fin juin 1943, je n'ai pas été envoyé sur le front russe pour faire peur aux soldats de Staline, mais détaché dans une unité de DCA : des canons de 37 mm montés sur half-track qui pouvaient, si ça sentait le roussi, se déplacer sur route à 60 km/h, ce qui était appréciable... C'était une unité neuf 9 canons presque exclusivement formée de gars et d'officiers qui servaient bon gré mal gré depuis six ou sept ans le « grand Führer ». Rusés comme des renards, malins comme des singes, ils avaient vite fait de me mettre au parfum, et appris à m'éviter les tracasseries et pièges fomentés par les ultra-nationalistes infiltrés dans toutes les unités allemandes.

C'est ainsi que le 23 janvier 1945, après maintes péripéties parfois dramatiques, parfois cocasses, nous sillonnions un peu en retrait des premières lignes du front où nous étions utilisés à déjouer les attaques aériennes, parfois à combler une ligne de front dégarnie, postés en avant

d'un village du nom de Birkenwald. Ce qui veut dire que nous avons déjà pris la route du retour vers l'Allemagne.

COMMENT JE ME SUIS RETROUVÉ PRISONNIER

Donc dans l'après-midi de ce 23 janvier 1945, pour des raisons tactiques, nous avons pris position en avant de Birkenwald. Ce village était situé sur une légère élévation. Devant nous, une pente d'une quarantaine de mètres se prolongeait par une partie plane de 300 à 400 mètres qui s'arrêtait sur les bords d'une large rivière. Sur notre côté droit, une partie plus prononcée s'arrêtait au chemin goudronné montant vers le village. La partie gauche se profilait vers un pont qui enjambait la rivière et puis au loin se perdait dans une forêt. Voilà ce que j'ai discerné à travers une légère brume et la nuit tombante.

Nos engins étaient alignés canons tournés vers l'ouest, chose très importante, car en cas d'urgence, nous étions prêts, moteurs tournant à plein régime, à prendre position dans un quartier moins exposé. Rangés comme à la parade derrière une tranchée qui longeait la crête avant puis descendait en zigzag vers la route. Cette tranchée fut d'une grande importance. Nous étions là, à attendre et à nous demander pourquoi on nous avait posté à cet endroit. Il régnait un silence à vous scier les nerfs. Derrière nous pas un miaulement de chat, pas un aboiement de chien. Devant nous, ni crépitements de kalachnikov, ni tir quelconque. Rien d'autre qu'au loin cette forêt que l'on devinait dans cette nuit froide et enneigée. Puis, à 23 heures pile un bruit de chaînes, d'abord lointain puis de plus en plus rapproché et distinct. Voilà pourquoi on nous avait postés sur cette avancée. Nous connaissions ce cliquetis ; c'était bel et bien les chars russes. Et nous, avec nos canons de 37 mm, étions bien ridicules en face de ces monstres !

Au cours de l'après-midi, en errant dans cette tranchée qui devait faire obstacle à l'armée de Staline, j'avais trouvé deux bazookas allemands, signe que l'infanterie avait plié bagages en laissant le superflu. C'était la première fois que j'avais ces machines en main. Et lorsque les premiers monstres traversèrent le pont, casqués, bottés, j'ai sauté dans la tranchée, plus profonde que ma petite personne, et dévalé les zigzags jusqu'au bout de la route. Je n'avais aucune envie, ni aucune raison de tuer qui que ce soit, mais comme gosse avec un nouveau jouet, je voulais voir l'effet que produirait un bazooka sur un tank russe.

La première poire se ficha dans la neige, par contre la flamme de retour me chauffa les fesses et le monstre passa en trombe... J'eus le temps de poser mon casque allemand au fond de la tranchée, de me hisser dessus pour voir la route. Un deuxième tank arriva, et boum ! En plein sur la chaîne droite. Pas de morts. J'ai trouvé que ces armes ne valaient pas leur réputation. J'ai détalé comme un lapin, car un véhicule plein d'infanterie les suivait de près. Je suis remonté en courant en zigzag, et en arrivant en haut, les copains avaient levé le siège. J'étais seul, ou presque ! J'ai buté sur un copain de l'autre section, assis dans la tranchée en gémissant, prétendant avoir été touché au genou par une balle. Drôle de situation ! À droite en bas, sur la route, les chars qui continuaient à remonter vers le village. Pas de coups de feu, pas d'autre vacarme qu'une grosse déflagration. Quelques téméraires Allemands avaient réussi à faire sauter le pont

enjambant la rivière. Après un moment, un calme impressionnant avait recouvert cette nuit d'hiver.

Au cours de l'après-midi qui avait préludé cette drôle de soirée, j'avais reluqué plus loin vers la gauche, à la fin de la tranchée, un minuscule bunker. C'est là que j'ai entraîné mon camarade, âgé d'une trentaine d'années et père de famille, en lui promettant de ne pas l'abandonner. Je me sentais tout drôle, encore habillé en soldat allemand, mais pourtant libre de toute contrainte. Maintenant, il fallait réfléchir... Comment allais-je me débrouiller le lendemain ? Mais avec l'insouciance de mes 19 ans, je me suis bien endormi.

24 janvier 1945

Je me suis réveillé décontracté aux premières lueurs de la matinée. Ciel gris, sol enneigé. J'avais décidé de marcher à découvert vers les maisons situées le plus vers la droite, à l'opposé de la route qui remontait le vallon. Je n'avais pas vraiment élaboré de plan. J'allais sûrement rencontrer un lève-tôt. J'avancais les mains dans les poches, sans arme. Je n'en n'avais pas besoin : je ne faisais plus la guerre. À vingt mètres de la première bâtisse qui vois-je venir à ma rencontre ? Un grand soldat russe ! Je lui tendis la main, et chose incroyable quand j'y réfléchis, il me tendit la sienne. Tout joyeux, je lui lançais un : « Salut camarade ! ». Était-ce ma spontanéité ? Toujours est-il qu'il m'a accompagné chercher mon copain qui clopin-clopant, nous a suivi jusqu'à la route qui menait vers le pont. (Étais-je, vu la tournure des événements, à cataloguer sous la rubrique prisonnier de guerre ou déserteur de l'armée allemande ? Je ne sais pas). Le copain fut emmené dans une maison et moi je fus remis à la garde d'un autre russe et en avant marche direction l'est. Le plus surprenant quand nous sommes passés à l'endroit où j'étais tapi la veille, je n'ai pas vu de char abîmé. Pourtant, je l'avais atteint ! Il était passé à deux mètres cinquante de moi. La tête de mon bazooka devait être mouillée. J'en étais soulagé.

Pendant la marche en direction du pont, nous échangeâmes nos chaussures, mes bottes fourrées contre ses chaussures usées. Il me l'avait si gentiment demandé avec un grognement incompréhensible que je n'ai pas pu lui refuser le troc. Heureusement, nous avons la même pointure. Il me restait la veste et le pantalon fourré.

Le pont était bel et bien détruit. Un pauvre bougre gisait, gelé au sol. Deux ou trois coups de pieds pour le dégager et nous sommes passés plus ou moins délicatement à côté du jeune combattant russe. Encore un gars qui ne reverrait plus les siens. Nous avons traversé la rivière sur un pont improvisé. Sur l'autre rive, il y avait une maison paysanne gardée par un garde. Houlà ! Me suis-je dit. Où te mène ce gars ? Il m'a poussé à l'intérieur et je me suis retrouvé devant une demi-douzaine d'officiers. Le QG des troupes d'attaques ! J'ai ôté ma casquette, et déjà certains officiers parlant la langue de Goethe, leurs questions ont fusé : « Quelle unité ? Quel régiment ? Nom des officiers ? Si j'étais seul ? Pourquoi j'étais là ? ». J'ai réussi à leur expliquer ma situation d'incorporé de force. Ils connaissaient. Si je n'avais pas répondu, une gifle à droite, une gifle à gauche. Puis tout à coup, ils m'ont servi du pain et de la viande fumée. Je devais avoir l'ait ahuri car un des officiers m'a souri en me donnant une tape dans le dos.

Moi, je me sentais à nouveau bien parmi ces militaires, mais je ne savais pas ce qui m'attendait...

Rassasié, on m'a installé sur le siège avant d'une camionnette. J'ai attendu patiemment la suite. Il y a eu un brouhaha autour du véhicule, des soldats russes couraient dans tous les sens déposant des blessés dans la cour de la ferme. Lorsqu'ils me virent sur le siège, un coup de poing bien placé et je me suis retrouvé au fond de la camionnette, me tassant le plus possible dans un des coins. Rien n'y fit. Fous de rage, ils soulevèrent la bâche et deux solides gaillards m'entraînèrent vers la grange. Là, l'un d'eux pointa sa kalachnikov sur moi. Alors, de ma voix la plus assurée, jouant à fond ma dernière chance, j'ai pointé mon doigt vers le front et j'ai dit : « Fransouski. nix ici » et déplaçant mon doigt vers la région du cœur : « Fransouski ping ici ! Caracho ? » Mot que j'avais appris le matin même. Il en fut si surpris qu'il m'empoignât et me bouscula en proférant quelques jurons russes et me ramena vers la camionnette. Je n'étais pas au bout de mes peines : cinq autres soldats me soumirent à la même épreuve, et à chacun d'eux j'ai répété les mêmes phrases avec la voix la plus ferme possible. D'accord je crânaïs, mais c'était à laisser ou à prendre. Ils étaient si surpris de mon assurance qu'ils me remirent dans la camionnette. Ce matin-là je devins très humble devant ce Dieu du ciel et de la terre qui n'a pas voulu de moi. Je n'en ai pas voulu à ces Russes qui m'ont mis à l'épreuve, ni aux officiers qui m'ont giflé. Ils avaient un ennemi en face d'eux. Je n'ai pas voulu de cette guerre, j'étais un gosse qui y est allé faute de mieux, pour voir le monde, échapper aux contraintes familiales et qui a sans le vouloir peut-être tué un des leurs. Si j'y repense c'était pure folie de jeunesse. Je me suis dit : « Dieu m'a laissé la vie parce qu'ultérieurement, il veut m'utiliser pour d'autres projets, donc utilisons au mieux cette période de guerre, vivons-la le mieux possible ». J'étais tout joyeux et je serais volontiers resté sur place pour aider à soigner les blessés qu'ils amenaient encore. Ils m'ont expliqué par moult gestes que ce n'était pas l'armée allemande qui les avait attaqués, ayant déguerpi sous leur avance rapide, mais leur propre aviation qui n'ayant pas été informée avait laissé tomber des bombes sur leurs lignes.

Voyage de la Silésie vers Tambov

Je fus autorisé à remonter dans la camionnette et nous voilà partis vers cette forêt que j'avais crue immense. Nous avons traversé de petits bois sur un chemin chaotique, avons longé des prés et des champs enneigés. Puis, après un temps que je n'ai pas pu évaluer car je n'avais pas de montre (de toute façon il y aurait un bout de temps qu'elle aurait changé de propriétaire !), le véhicule s'immobilisa devant une maison toute en bois. Trois marches menaient à la porte d'entrée. Un soldat avec un sonore : « Davai bistré ». Je ne sais pas si je l'écris de façon correcte, mais j'ai vite compris le sens de ces mots. « Essaie de comprendre au plus vite, exécute, sinon tu démarres avec un coup de pieds aux fesses ! ». C'est ainsi que quatre à quatre, j'ai monté les marches et ouvert la porte. Je me suis retrouvé face à un gradé tout de foncé vêtu. Encore des questions : le régiment, l'unité, la section auxquels j'appartenais, nom des officiers, d'où on venait, pourquoi je me suis constitué prisonnier etc. À chaque question dont je ne connaissais pas la réponse j'avais droit à un coup de poing sur le nez. Ce type me prenait pour un punching-ball ! Furieux, je me suis penché en avant et j'ai laissé couler le sang sur le plancher en bois.

Advienne que pourra. Le voilà qui cherche une cuvette, y verse de l'eau puis y plonge une éponge et me nettoie le visage avant de me renvoyer à l'extérieur. Quelques soldats russes hilares m'entourèrent en pointant le doigt vers la maison en éructant : « K.G.B ! ». Mon parcours a commencé à devenir intéressant !

Deux des leurs m'ont accompagné vers le village très proche. Mes chaussures héritées laissaient passer le froid, elles ne valaient pas mes bottes fourrées. J'avais froid aux pieds. Ouf, arrêt devant une belle maison, grand escalier en pierres. J'entendis le fameux : « Davai » et n'attendis pas le reste de la phrase... À la porte, je fus reçu ahuri par un sympathique jeune officier qui m'invitait à le suivre. Il m'a introduit dans une pièce. J'y étais seul, les minutes s'égrenant lentement. Pas de montre. Je me suis assis dans un coin, en m'évertuant à penser à quelque chose de gai... Enfin mon jeune officier, qui parlait l'allemand, vint me chercher pour me présenter à son supérieur. Ébahi, je me suis trouvé devant un bel homme svelte dans un uniforme impeccable. Mais mes yeux restèrent accrochés à une créature adossée à la fenêtre éclairée par les derniers rayons de soleil de l'après-midi. C'était la première jeune femme russe que j'ai eu l'occasion de voir. Elle devait mesurer 1,60 m, elle avait les cheveux blonds comme les blés qui encadraient un visage légèrement arrondi, des mains soignées sortant d'un uniforme kaki clair qui moulait un corps de rêve ! Je répondais machinalement aux questions posées par le supérieur, et traduites par le jeune officier sans détourner les yeux de cette belle créature pour qui, entre nous soit dit, je n'existais pas.

Puis subitement, je fus rattrapé par la réalité. Le sympathique officier m'a traduit : « Le général dit que vous allez être fusillé ». Je ne sais ce qui m'a pris, aussi sec, j'ai demandé de traduire au général : « J'ai déjà été fusillé six fois, et s'il y tient vraiment, qu'il me fasse exécuter immédiatement, car l'attente mine le moral ! ». Je vis le général pencher la tête de côté, sourire, puis me faire traduire : « Vous êtes trop jeune, je ne vous ferais pas fusiller. Vous restez en vie. ». Voici comment, une deuxième fois, j'ai sauvé ma tête. Le petit officier est sorti avec moi et là il m'a expliqué qu'il connaissait l'histoire des « Malgré-nous » et l'histoire de France en particulier. Nous avons disserté sur les auteurs français : Molière, La Fontaine, Alexandre Dumas et qui sais-je encore ? Une heure passée, et je ne me sentais plus prisonnier de guerre. Puis il m'a raccompagné vers une pièce où, surprise, séjournait déjà six gars de la Wehrmacht, des Allemands. Ainsi, mon général m'avait joué une comédie pour me tester ou me voir craquer moralement devant sa jolie petite compagne ? Mystère...

Premier camp de prisonnier de guerre

Le général ne tenait pas à nous garder comme objets de curiosité. Aussi, le lendemain, nous avons été embarqués et véhiculés un bout de chemin pour nous retrouver dans un autre endroit de la Silésie ou peut-être déjà la Pologne, je ne sais. Pas une âme à qui, même par signes, j'aurais pu demander quelque renseignement. Nous avons été pris en charge par d'autres soldats russes qui, sans ménagement, nous ont poussés à l'intérieur d'une maison ou plutôt une grande baraque. Nous nous sommes retrouvés dans une vaste pièce aux fenêtres grillagées meublée de couchettes superposées et chauffée par un poêle à bois. Nous n'étions pas les premiers, cette salle avait déjà accueilli d'autres « vert de gris ». Après comptage rapide, nous devons être une

trentaine à occuper les lieux. Oh surprise, il y avait parmi eux deux Alsaciens qui me firent une place sur une couchette inférieure. Nous avons reçu une boîte de fer blanc vide qui devait nous servir de gamelle à soupe et... l'oreiller ! Les doigts étant utilisés à la place de la cuillère et de la fourchette. Dans mon esprit se fit lentement jour : « Maintenant tu es un prisonnier... de guerre qui sera balloté de ci, de là, selon les circonstances. Soit ! Maintenant oublie tes 19 ans de vie antérieure. À partir de ce moment tu seras un individu sans nom. Tous les jours, il faudra te battre pour survivre. Tu n'as pas été fusillé, cette Foi en ce Dieu de la Bible t'a bien souvent aidé, pas besoin de t'étaler en prières, tu l'as en toi. Tu utiliseras ton côté débrouillard, pour le reste tu verras, tu résoudras les situations au coup par coup ». Voilà les décisions prises au cours de cette soirée. Il y eu extinction de la seule ampoule, puis : « Bonne nuit les petits ! ». Couché sur les planches en bois, la boîte de fer blanc comme oreiller, je m'y suis fait au fur et à mesure.

Le lendemain corvée de bois. Je m'y suis porté volontaire afin de me dégourdir les membres. J'ai vu qu'à côté de notre hébergement s'étirait un vaste terrain clôturé. On y distinguait de grandes bâtisses oblongues. Le jour suivant je me suis porté volontaire de je ne sais quoi, les gardes braillant le russe, et je n'y comprenais rien. Je me suis présenté, et en avant sous bonne garde vers cette étendue clôturée. Il faisait froid ce mois de février, mais j'étais assez bien protégé contre les intempéries hivernales. J'étais équipé d'une casquette à bords rabattables. Par-dessus mon uniforme bleu de la *Luftwaffe*, je portais la garniture d'hiver : pantalon et veste doublés et isolants, serrés aux chevilles, à la taille et aux poignets. Ceci va avoir son importance. Équipés de pelles, la dizaine d'hommes que nous étions fut répartie devant une butte oblongue. Après avoir dégagé la neige, puis la terre, nous nous sommes trouvés devant une tranchée remplie de pommes de terre. Il nous fallait remplir des sacs sous stricte surveillance, surtout ne pas en empocher sinon vous étiez bons pour quelques coups de bâton bien assénés. Toutefois, vu ma petite taille, j'étais plus près du sol. J'ai réussi à en faire glisser quelques-unes entre uniforme et doublure. En me trémoussant, elles se retrouvèrent au bas d'une jambe de pantalon. Le plus difficile fut, au retour, de marcher sans me trahir... Voilà qui améliorera notre repas, nous, les trois alsaciens. Entre parenthèse, le repas du jour se composait de 700 g de pain, lourd, humide, qui vous collait au palet. Si on le séchait sur le poêle, il perdait environ 400 g, sinon plus. Trois pommes de terre cuites, une louche de soupe plus ou moins garnie de quelques morceaux de légumes.

Les journées où nous étions reclus sans corvées, nous nous racontions nos vies. Puis, un nouveau matin, appel de volontaires. Je m'y suis précipité. Nous étions six, cinq allemands et moi. Nous avons été assignés à porter des quartiers de porcs. Quelle aubaine ! Fils de paysan de montagne, ne pesant que cinquante kilos, je n'avais aucune difficulté à porter cette charge. La viande bien équilibrée sur mon épaule droite, en courant d'un endroit à l'autre, j'arrivais tout de même à arracher avec la main gauche des lambeaux de graisse que je poussais dans la manche droite de ma veste. Arrivé au bout de la course je singeais en levant les bras une danse de joie, ce qui faisait glisser mon trésor à l'intérieur de la veste, et rigoler les Russes. Si au bout de la matinée, les gardes avaient su ce que je trimbalais au niveau de la ceinture j'étais bon pour une balle de kalachnikov. Voilà, nous trois, avons plus de pommes de terre, de la graisse, manquaient les légumes. Quelques jours plus tard, on chercha cinq bonshommes. J'en étais. Direction une de ces grandes bâtisses. C'était une de ces immenses étables polonaises.

Nous avons été remis à un Russe bougon, court sur pieds. Pas de grand discours, il nous a emmenés à l'intérieur où en tout et pour tout dans cette immensité, se trouvaient trois petits chevaux hirsutes attachés à une mangeoire. Il nous a collé pelles et balais entre les mains et en avant, nettoyez-moi cette étable de tout ce vieux fumier. Heureux hasard, en pelletant ces immondices, j'ai ramassé une étrille et une brosse. En douce, sans me faire remarquer, je me suis glissé vers un des chevaux et j'ai commencé à l'étriller, le brosser. J'en transpirais.

Evidemment, je fus découvert par le « court sur pattes ». Je lui ai fait comprendre avec moult gestes adéquats que ces petits chevaux vont être les plus beaux de l'armée russe, et quand il entrera à Berlin, on le fera marcher en toute première ligne. Il fut si surpris par ma démonstration que je l'ai entendu marmonner un : « Caracho, caracho ! » Et il m'a laissé continuer mon œuvre. Le lendemain matin, quelle surprise, mon bougon vint lui-même nous chercher. Il m'a pris par le bras et sans ménagement me posta devant les quatre Allemands.

Avec gestes et paroles que je ne saurais traduire, j'ai compris qu'il m'avait nommé chef d'écurie. Les journées suivantes, je ne m'occupais à rien d'autre qu'à brosser et lisser ces trois petites montures, au point qu'un gros tas de poils encombrait le sol. Les Allemands ont eu ordre de le porter à l'extérieur. Drôle de situation ! Je n'avais plus l'impression d'être un prisonnier de guerre, d'autant plus, vu mon statut, que je circulais sans contraintes dans cette immense écurie. Cela me permit de découvrir un grand sac rempli de graines : seigle, avoine, petits pois, lentilles. Voilà ce qui nous manquait à nous trois pour épaissir notre soupe.

Chaque soir, en cachette, à la barbe de mon chef et des Allemands, je m'en remplissais les poches. À partir de ce jour, le soir mes copains me conviaient à déguster une bonne soupe aux pommes de terre et légumes agrémentée de graisse de porc. Le temps qu'avait duré ce statut de chef d'écurie, j'ai réussi à mettre de côté assez de nourriture supplémentaire pour être à l'abri d'une disette de deux à trois bonnes semaines.

Puis, au tout début de mars, gros branle le bas. De partout à l'intérieur de la baraque, à l'extérieur, on entendait les : « Davai, davai ! », (plus vite, plus vite !). Ça sentait le changement de résidence. La récupération de nos affaires était faite en quelques secondes : nos habits nous les portions sur nous jour et nuit, notre boîte de conserve nous l'avions attachée par n'importe quel moyen à notre corps. Moi, j'en avais trouvé une deuxième que j'ai vite caché sous ma veste fourrée. Nous avons aussi chacun une sorte de cuillère en bois que les copains avaient réussi à former et à creuser dans de petits morceaux de bois avec une pierre rugueuse. Nous avons dû courir à l'extérieur et nous mettre en rang de cinq dans la froidure matinale. Il semblait qu'ils nous comptaient plus facilement alignés par cinq... et encore !

Puis nous nous sommes mis en marche. Devant nous, une petite carriole à quatre roues tirée par un petit cheval hirsute ouvrait la voie. Bien vite, je me rendis compte qu'un des copains, Charlie, à première vue solide et par mes soins bien nourri, avait du mal à suivre. Il ahanait, clopinait, puis gémissait. Après à peine cinquante mètres il s'écroula comme une masse. Une flaque s'est étalée autour de son pantalon. « Ma jambe, gémissait-il, ma jambe ! ». Je n'y avais pas fait attention, il avait les jambes enflées à l'extrême. Il souffrait d'œdème des membres inférieurs. J'ai hélé un Russe, le groupe avait déjà pris de l'avance. Je ne voulais pas l'abandonner, j'avais trop peur qu'on ne l'abatte. Ils ont fait revenir la carriole et je n'ai pas bougé jusqu'à ce qu'il fût

hissé sur le véhicule. Puis j'ai couru comme un dératé pour rattraper le groupe, suivi par un des Russes qui me bastonnait comme si j'étais un âne. Je ne lui en ai pas voulu. C'était une nouvelle équipe russe qui ne nous connaissait pas et qui devait nous amener ailleurs. Ce fut une marche d'une journée, avec pour seule nourriture le bout de pain à digérer, sans boisson, et avec aux pieds mes chaussures russes, perméables, lesquelles glissaient dans la neige qui recouvrait le paysage polonais.

Fin d'après-midi, quel bonheur ! Nous nous arrêtons devant une grande maison en bois. On nous pousse à l'intérieur dans une grande pièce. Quelle horreur ! Elle était déjà remplie d'autres prisonniers assis par terre, immobiles et plutôt hostiles car à première vue il n'y avait plus de place où poser nos fesses. Les gardiens eurent vite fait de faire bouger ce « troupeau » afin de nous donner un petit espace vital. Mais comment allons nous pouvoir dormir, pire comment allaient se déplacer les plus éloignés de la sortie pour soulager un besoin pressant ? La pièce semblait être une salle de classe avec un plancher en bois, d'une surface de 50 à 60 mètres carrés. Pour dissiper ma lassitude, mon découragement j'ai essayé de compter le nombre de têtes, certaines effarées, d'autres comme absentes, regardant dans le vide. J'en ai dénombré au minimum 150. Il y en avait plus. La nuit remplaçant le jour j'ai arrêté de compter. Ce fut une nuit de cauchemar.

12 jours de lutte constante

Le lendemain matin la porte s'ouvrit avec fracas. Les : « Davai, davai ! » claquaient comme des coups de fouet. Je me suis traîné au plus vite à l'extérieur. Ma position semi-assise, les jambes recroquevillées toute la nuit avait engourdi mes membres. J'étais moulu ! Nous l'étions tous, sans exception. La veille, je m'étais assis, fait du hasard, à côté d'un Allemand beaucoup plus âgé que moi. Selon ses dires il était marié, père de trois enfants, la quarantaine. Il faisait partie du dernier rempart envoyé par Hitler pour arrêter le déferlement soviétique. Malade, déjà à bout de forces, il se demandait comment il ferait pour arriver au prochain camp de prisonniers. Je lui ai promis de l'aider à tenir la distance : « nous y serions dans la journée, sûr ! ». Chacun reçu son bout de pain gluant, ration du jour. Puis en rang par cinq commença la marche. Promesse donnée, j'ai pris mon Allemand par le bras, mais nous n'avancions pas. Il traînait les pieds ; nous restions de plus en plus en retrait ; j'avais beau le tirer, l'engueuler, ce manège ne fit qu'attirer l'attention d'un des Russes. Il me l'a arraché du bras, un coup de pied le fit rouler dans le fossé enneigé. Je me mis à courir. Je connaissais le traitement infligé aux retardataires : je ne voulais pas y laisser ma peau. J'entendis un coup de feu. Me retournant tout en cavalant, je vis le garde remettre son revolver dans son étui. Heureusement, j'avais rattrapé la colonne. L'Allemand était, lui, délivré de tout souci.

Le cœur battant à tout va je réintérais le groupe des Alsaciens. Nous étions maintenant une quinzaine se reconnaissant par le dialecte régional et le français. Je me sentais ô combien moins seul et protégé. La journée s'annonçait belle, moyennement froide et ensoleillée. Seul inconvénient nous marchions en accordéon, gênés par la hauteur de neige. Vu ma petite taille, cela me fatiguait. Oublier au plus vite ce que je venais de vivre était vital, aussi j'ai hélé un des

gardes et lui ai expliqué avec gestes et mimiques : « Franzuski malinki (petit), ça me fatigue de courir puis à nouveau de m'arrêter, si moi, au premier rang, ça irait mieux ». Mes singeries ont su le faire rire. Il m'a pris par le bras et nous avons couru jusqu'à l'avant de la colonne. Pour l'en remercier, j'ai commencé à siffler toutes les mélodies françaises qui me passaient par la tête : Mabrouk, il était un petit navire, en passant par la Lorraine, ma Normandie etc. Ceci a eu pour effet inattendu que tous les sujets de l'armée russe, au lieu de surveiller le troupeau d'affamés, marchaient au pas à côté de moi ! « Bon sang ! » me suis-je dit « ces gars sont des êtres comme toi, et non des brutes. Ils ont eu des instructions, il faut qu'ils suivent les directives reçues à la lettre, tant pis s'il y a pertes humaines. Ils aiment les clowneries et rire. Ils acceptent même les idées farfelues d'un prisonnier. Eh bien, j'utiliserai ces atouts pour ne pas sombrer au rang de prisonnier de guerre-mouton ».

La journée s'est achevée dans une grange assez vaste pour nous abriter tant bien que mal du froid et de la nuit. Certains de mes compagnons de fortune, affalés dans un peu de paille éparpillée sur le sol, toussaient à vous fendre l'âme. Il avait eu la malencontreuse idée de manger toute la journée de la neige pour étancher leur soif. Je n'avais averti que les Alsaciens : « Ne tombez pas dans ce piège, mettez la neige dans votre boîte en fer blanc, portez-la au plus près de votre corps, puis buvez à petites gorgées la neige fondue et réchauffée ». Méthode paysanne que nous utilisions à la ferme de montagne en hiver.

Pour trois pommes de terre en plus

Le lendemain matin, au réveil, les membres engourdis, l'estomac qui criait famine, il nous fut ordonné de faire nos besoins dans la paille, puis de sortir en rangs de la grange. Nous avons eu droit à une demi-louche de soi-disant soupe. C'était au moins quelque chose de chaud pour l'estomac. On nous a remis notre petit bout de pain et trois pommes de terre cuites. Étant un des derniers à se faire remettre les trois patates, j'ai vu qu'il en restait une bonne quantité au fond de leur marmite. J'espérais de toutes mes fibres qu'ils allaient les répartir aux hommes les plus proches. Maintenant j'en conviens cela aurait été insensé. On se serait battu, piétiné pour ce petit supplément. Ils ont opté pour la solution radicale : à deux ils ont renversé la grosse marmite et allaient écraser avec leurs bottes le reste de pomme de terre. À ce moment- là j'ai eu une idée pour certains sans doute macabre, mais vitale pour moi. Tablant un peu sur le fait que la veille je les avais divertis pendant notre marche, je les ai suppliés de ne pas écraser ce reste de nourriture. J'avais buté, en sortant de la grange, sur un pauvre bougre allemand raide mort. Avec maints gestes et mots, je leur ai expliqué que j'allais illico presto délester le macchabé de son uniforme, de ses sous-vêtements, de ses souliers et que j'allais leur remettre le tout pour qu'ils puissent en faire du troc. À moi le reste des pommes de terre. Il y a eu un court conciliabule des gardes, une tape dans mon dos, le marché était conclu. Ceci se fit très discrètement, je n'avais osé héler aucun des copains alsacien pour déshabiller le cadavre, aussi ai-je fais le travail tout seul le plus vite possible. J'ai remis tous les attributs vestimentaires aux gardes et à moi le fond de la marmite ! Grâce à cela nous avons, nous les quinze Alsaciens, non pas trois mais sept pommes de terre à manger pour la journée. À partir de ce jour pas comme les autres, chaque matin d'une nouvelle nuit passée dans une grange grelottant de froid, j'ai eu parfois à dévêtir

jusqu'à trois malheureux morts de dénutrition et de diarrhée pour ce supplément vital. Je ne n'oubliais jamais de donner aux russes la plaque d'identité de ces soldats.

Vint le douzième matin. La veille, nous avons été parqués dans une de ces immenses étables polonaises, à même le sol parmi les bouses de vaches desséchées. Quand ils nous réveillèrent par leur fameux : « Davai, davai ! », le soleil dardait ses premiers rayons. Il faisait beau au-dehors. Mais à l'intérieur, partout, que je me tourne à gauche, à droite, en arrière, gisaient de pauvres Allemands morts. Morts ?

J'avais commencé ma macabre besogne onze jours avant. J'étais obligé de continuer pour ne pas perdre la face. De plus, il s'était créé une certaine complicité entre les gardes russes et moi. Nous avons traîné tous ces cadavres vers le fond du hangar, nous les avons déshabillés et empilés comme des bûches, morts ou pas morts, car quelques-uns dans ce tas de jambes et de bras donnaient encore de légers signes de vie. Ce n'est que bien plus tard que j'ai commencé à réaliser l'horreur à laquelle j'avais été confronté pour une pomme de terre ou un bout de pain supplémentaire qui pouvait pourtant sauver l'un ou l'autre de mes copains Alsaciens.

Les Russes avaient à livrer à telle heure, à tel endroit des prisonniers valides. Ils n'avaient pas à montrer de compassion pour ces semi-morts qui avaient de toute façon leur billet pour l'éternité collé au front, m'ont-ils expliqué. Qu'elle était dure cette école de la vie pour un jeune de 19 ans...

Pour récompense, je me retrouve d'un coup avec une grande, pour moi, immense et exceptionnelle niche de pain. J'ai vite appelé mes copains alsaciens pour me protéger de cette horde affamée qui formait autour de moi un cercle de plus en plus compact. Chacun de mes 15 amis reçu sa part de « pain béni ». En plus, nous avons tous eu droit à une soupe, ce qui signifiait que nous allions intégrer un nouveau camp dans la journée.

J'ai eu la première louche, avant que les gardiens ne la touillent dans l'énorme marmite, ce qui fit que j'avais une bonne couche de graisse dans ma boîte de conserve. J'ai rempli mon estomac, nettoyé les parois de ma boîte avec un bout de pain. Oh ! Si seulement j'avais été plus clairvoyant ! Dans mes chaussures éculées, je fus pris de douleurs intestinales qui se transformèrent en une diarrhée ininterrompue. Ce fut le début d'une période noire.

Camp très important à la frontière polonaise-biélorusse

À la fin de cette journée particulière, nous sommes arrivés de nuit dans ce camp dont je n'ai pas retenu le nom. Il y eu prise en mains par de nouveaux gardiens peu amènes. J'étais toujours affecté par ma diarrhée. Comment faire mes besoins dans un lieu étranger et sous haute surveillance ? J'ai utilisé ma deuxième boîte. Une fois remplie, où la vider ? J'ai passé un très mauvais quart d'heure ! Nous avons eu droit, nous qui avons survécu à ces 12 ou 14 jours de marche et de nuitées dans des granges ouvertes à tous les vents, à un semblant de douche. Puis en file indienne, marche vers les latrines : grand, long, profond fossé, que surplombait un genre

de galerie faite de planches disjointes clouées sur des plots enfoncés dans la terre. Pour se tenir, un genre de rambarde. Gare à celui qui était en déséquilibre sur ce montage ! Il glissait dans ce fossé rempli de merde, s'y enfonçait et ne s'en sortait plus. J'ai su par après que les plus faibles y avaient laissé leur vie.

Ensuite répartition dans d'immenses baraques oblongues. Les couchettes faites de planches nues sur deux étages, d'un bout à l'autre du local. Une de mes boîtes en fer blanc faisait office d'oreiller.

Journée ordinaire

Comment faire pour guérir mes problèmes intestinaux continus ? Aller à l'infirmerie ? En existait-il seulement une ? Chaque prisonnier traînait tant bien que mal ces misères et ses problèmes de santé. Ma solution médicale fut de ne manger qu'un petit bout de pain le matin. La soupe de midi, un bouillon bien clair, je le donnais à l'un ou l'autre de mes voisins de bat-flanc qui par compassion me refilait de temps en temps une bouchée de pain.

Les grains de seigle

J'ai eu vent que chaque matin tôt une colonne de quatre-vingts prisonniers sortait du camp pour un travail à l'extérieur : remplir des wagons de grains de seigle. Étant donné que mes soucis de santé commençaient à s'atténuer, je voulus absolument participer à cette tâche, pour une raison simple : je me rappelais que chaque fois qu'une fois nos vaches avait une quelconque atteinte intestinale, nous la guérissions avec des bouillies de seigle. Pourquoi ce qui réussissait à guérir une bête ne marcherait pas pour moi ?

Comment réussir à me faufiler dans la colonne des quatre-vingts ?

Étaient sélectionnés les gars les plus grands, les plus solides. Cinq Russes les mettaient en rang de cinq, les comptaient d'avant en arrière et d'arrière en avant. Étant donné que c'était un matin tôt et brumeux, j'ai réussi, à la barbe des Russes qui n'arrêtaient pas de compter, et recompter la colonne, à me faufiler entre les jambes de mes compagnons d'infortune à qui j'avais expliqué mon plan et qui sont restés muets au vu de mon manège. Deux kilomètres de marche et nous voilà à pied d'œuvre. On me fit grimper dans un wagon à la sauvette. Puis, sans interruption, furent déversés à mes pieds des sacs remplis de seigle. Avec une pelle en bois, je répartissais à travers le wagon cette coulée de grains. Mon estomac vide se contractait de faim. Tout ce travail, je l'ai fait sans avoir eu mon bout de pain matinal, étant étranger au groupe. Pourtant bon. Je mâchais des grains. À cinq heures de l'après-midi ce travail pénible s'arrêta. En hâte, j'ai rempli toutes mes poches disponibles et les doublures de vêtements de cette manne bénie. Les gardes sont tombés des nues lorsqu'ils m'ont vu sortir du wagon mais ils l'ont bien pris et ne m'ont

même pas fouillé. Je leur ai joué le cinéma du petit qui est à la recherche de nourriture et veut devenir aussi grand que les gars du groupe.

J'ai eu du mal à faire les deux kilomètres de retour, mais j'étais heureux. Les gardes aussi étaient très décontractés : j'avais su les faire rire.

Chez les mamouschka

Comment passait-on le temps dans ce camp ? Nous avons entamé le mois de mars. En milieu de journée, il faisait beau et l'on pouvait se chauffer au soleil ou rester couché sur les planches dans les baraquements à attendre une maigre pitance et à écouter son estomac grogner de faim. Moi, je ne pouvais rester en place. J'étais continuellement à la recherche d'un petit boulot pour occuper l'esprit et glaner quelque part un petit, tout petit supplément de nourriture. Les grains de seigle, je les gardais précieusement dans toutes mes poches, ainsi que mes deux boîtes en fer blanc. Le peu qui nous appartenait, nous avions intérêt à ne jamais nous en séparer. Les loups affamés n'avaient aucun scrupule à voler leur meilleur copain. Il ne me serait jamais venu à l'esprit d'en faire autant, car si les gardes russes vous attrapaient les punitions pouvaient être des plus tordues. Deux prisonniers italiens, présents dans ce camp par je ne sais quel hasard, avaient volé semble-t-il des pommes de terre. Je les ai vu, debout sur un espace libre, les pommes de terre enfilées sur un fil de fer passé autour du cou comme un collier, les mains dans le dos, à la vue de tous les prisonniers, du matin jusqu'à la nuit tombante, sans nourriture ni eau. Ensuite, ils furent enfermés dans une grande cage à lapins, sans aucune possibilité de déplier les jambes. Puis ils eurent droit à une seconde journée debout le collier de pommes de terre toujours au cou. Intervenir ? Pas question. Je n'espérais qu'une chose : qu'ils tiennent. Ils ont tenu ! Ouf !

Coiffé de ma casquette de *l'afrikakorps* récupérée sur l'un des morts que j'avais déshabillé, j'accostais tous les gardes et leur proposais mes services : « Franzoski solide gaillard » et je remontais ma manche pour leur montrer mes biceps. Je devais être une drôle de créature avec mon mètre 51 et peut-être 40 kg d'os. Je devais avoir l'air d'un clown car, à chaque fois, les Russes riaient à gorge déployée. Je n'étais pas froissé, plutôt heureux, je me sentais moins prisonnier de guerre. À force d'insister la chance enfin m'a souri. Un garde me fit sortir de l'enceinte. À quelques pas du camp se trouvaient leur hébergement. Maisonnets en bois. Il me confia à deux mamouschkas, deux bonnes femmes russes, joufflues, bien rondes, heureuses dans leur rôle de mères, de cuisinières pour ces gardes qui au fond ne demandaient rien de mieux que de rentrer chez eux. À l'approche d'elles, je ne me sentais plus comme un prisonnier. Gentiment, presque avec tendresse elles m'expliquèrent d'aller leur fendre du bois. J'avais envie de pleurer de joie. Leur bonté naturelle me bouleversait. Je me sentais libre, ailleurs. J'avais envie de chanter tout en fendant le bois. Après l'avoir empilé, j'eus droit à un bol de soupe bien épaisse. Je ne me souviens plus du contenu dans le contenant, toujours est-il que cela m'a changé de ma nourriture d'oiseau prisonnier.

Tout en mangeant, mes yeux errant à travers la cuisine furent attirés par deux gros oignons posés sur le rebord de la fenêtre. Je me suis rappelé, ce fut comme un flash, que les oignons

agissent sur le bon fonctionnement de la digestion. Une petite tranche d'oignon par jour, même une toute petite tranche, pourrait aider à guérir définitivement ma diarrhée. Je dévorais ces deux boules des yeux, j'essayais de les hypnotiser afin que l'un deux, même la moitié se retrouve par miracle dans une de mes poches. Rien n'y fit, ils restaient scotchés sur le rebord de la fenêtre. Puis d'un coup, ça y est j'ai trouvé : tu sais jouer la comédie ! Je me lève et leur joue la pièce du petit franzouski malade, plié en deux. Et derrière ça fait : « Pft, pft,pft... » plein la culotte. Mais si je pouvais manger de l'oignon, ça ferait : « brum, brum, brum... » et plus rien dans la culotte, et je serais : « ohlala... ».

J'ai si bien réussi ma démonstration qu'elles riaient aux larmes et moi je me trouvais en possession des deux gros oignons. J'ai embrassé mes deux bienfaitrices sur leurs deux joues rebondies. Ce jour-là, je n'étais plus un prisonnier, mais un invité dans une datcha. Le soir j'ai dû réintégrer le camp. À nouveau j'étais le prisonnier de guerre.

Le petit tonneau métallique

Les oignons ont progressivement fait leur effet. J'étais moins enclin à courir aux latrines, mais avec la nourriture qui nous était servie, je ne me voyais pas reprendre les kilos perdus, je pense être descendu bien en deçà des 40 kilos.

Un soir, fin mars, peut-être début avril, nous n'avions pas de calendrier. Il ne faisait pas nuit, j'en suis sûr. J'étais couché sur ma part de planche que je m'étais attribué, rêvassant, faisant défiler dans ma tête la vallée de Munster, l'odeur des sapins, le village, ses habitants, le fumet des repas du dimanche ? Oh, non ! Je m'étais construit une maxime : ferme les volets, oublie ce qui était avant d'être prisonnier, ne pense qu'à maîtriser le quotidien, à comprendre, à composer avec ces hommes qui nous gardent et viennent de toutes les régions de l'URSS. C'était souvent des êtres au grand cœur et généreux. Je me disais : « tu vis une vie anormale et elle pourrait durer. Alors bouge, occupe-toi au maximum, affaibli ou pas recherche le soleil, dis-toi que tu vis hors de la société, mais ne te laisse pas submerger par le désespoir ». Ne me prenez pas pour un fou : j'avais lu pas mal de chapitres de l'Ancien Testament, et les gens en ce temps-là. Ainsi donc, je fus tiré de ma rêverie par un bruit métallique. Curieux comme toujours, je fus au-dehors en un rien de temps. C'était des Allemands qui roulaient devant eux des fûts pleins de graisse ou autre matière. Le dernier poussait devant lui deux fûts plus petits. C'était une tâche presque impossible. N'y arrivant pas, il était botté par un gardien. « Tiens, me dis-je, voilà une occupation ». Avec quelques mimiques, j'expliquais au gardien que j'allais me charger d'un des fûts. Marché conclu. Nous roulâmes nos barriques, moi en dernier, en zigzagant dans un bruit de char russe, vers la sortie du camp. Cinq à six grands gaillards bien nourris, ceintrés dans leur uniforme kaki nous ont réceptionnés. Et quand moi, tout essoufflé je leur ai présenté mon tonnelet, ils partirent d'un grand éclat de rire. Je ne sais à quoi je ressemblais. Petit fût, petit homme flottant dans son uniforme, je devais ressembler à un petit clown. Pas fainéant, je pris la balle au bond et avec un large sourire je leur explique : « franzouski, petit je voudrais devenir aussi grand qu'eux, mais nix kleba (pain) » et en tapant sur mon ventre creux : « Je ne grandirai pas... ». Un des gardes m'entraîne dans la guérite et me colle une douzaine d'épaisse tranches de pain dans les bras et avec grand sérieux me dis : « C'est pour toi, il faut grandir ! » Vous me

croirez ou pas, il a dû dégainer son revolver et m'accompagner jusqu'à ma baraque pour que je ne sois pas lynché par les Allemands ! Heureusement, ils ne faisaient pas partie du même camp que moi. Je n'ai, plus cherché d'autre occupation que de garder, surveiller, jalousement mes trésors. Travail ardu de toute heure.

Fin avril début mai

Un matin, je me rappelle il faisait beau, le soleil dardait ses rayons, il réchauffait à travers les habits mon corps amaigri. Je me trouvais, baluchon sur le dos, avec d'autres prisonniers sur la place centrale du camp. Nous attendions, nous ne savions quoi. Et pourquoi nous et pas tout le monde ? Et par quel hasard faisais-je partie de cet attroupement ? Nous dûmes nous mettre en rang de cinq, car les Russes semblaient ne savoir compter que de cette manière ! Puis nous sommes sortis par la grande porte, pour une marche d'une journée. Combien étions-nous ? 400, 500 Allemands et Français mélangés, à nous traîner le long d'une route poussiéreuse ? Je ne goûtais pas la semi-liberté, j'étais trop faible. Qu'elle était interminable cette journée... Le soir venu, nous avons été parqués dans un nouveau camp.

C'était un petit camp carré, clôturé, bien surveillé. Avant, je ne sais plus si nous faisons la toilette du matin. Je n'en ai pas parlé parce que cela me semblait secondaire. Manger, boire, dormir étaient les problèmes essentiels. Le premier matin, quelle ne fut pas ma stupéfaction, je fus promu « aide de cuisine ». Je reçus un genre de balai-raclette, une serpillère et un seau et en avant va ! Mais il y avait un problème : j'étais physiquement si amoindri que lorsque je poussais ma serpillère en avant je tombais sur le nez, et quand je la ramenaient vers moi, je tombais à la renverse. Heureusement, le Russe préposé à la cuisine eu pitié de moi et me laissa récupérer quelques jours.

La vie s'organise. Maintenant, je savais que nous étions entre 250 et 260, car je pouvais les compter lorsqu'ils se présentaient à l'entrée de la cuisine pour recevoir leur louche de soupe bien claire. Je savais aussi que nous étions quinze Alsaciens dans le lot. Le savoir était une chose, leur venir en aide pour améliorer l'ordinaire était un casse-tête. J'ai commencé par roulement à donner ma part de soupe. Au bout d'un moment, les trois cuistots allemands s'y sont opposés. Leur réaction était compréhensible : mon geste n'était destiné qu'aux Alsaciens. Je n'ai pas insisté. Entre temps j'avais réussi à amadouer le préposé à la distribution de pain. Avec moult gestes et palabres je lui fis comprendre qu'il valait mieux avoir de l'aide. C'est que 250 tranches faites d'une pâte qui, même après cuisson, restait lourde et humide, laissait après distribution sur le plan de travail, plus de miettes que ne représentait ma portion de pain. Avec la bénédiction du russe je les recueillis dans un linge douteux trouvé je ne sais où. Ainsi, chaque jour je remettais en cachette ma tranche de pain à tour de rôle à un de mes concitoyens. À moi les miettes et je n'étais pas perdant.

Les croutons à la graisse

Si je voulais remonter la pente, il me fallait aussi du gras (glucose, protéines, etc.). Ce n'était pas avec la louche de soupe distribuée à midi aux affamés que l'on risquait de s'engraisser. Nous quatre de la cuisine n'avions aucun droit spécial. Nous étions surveillés. De quoi se composaient ces soupes ? J'aidais à peler les pommes de terre, éplucher quelques rares légumes. De la viande ? De temps en temps, les cuistots recevaient une boîte de *cornedbeef* à y ajouter. Ah si ! Un jour je fus envoyé chercher à l'entrée du camp une culotte ou un gigot. J'ai trouvé qu'il était lourd ce gros morceau de viande ! À la cuisine je l'ai laissé choir sur le billot. Je temps de chercher un couteau, je ne l'y ai plus trouvé. Il se déplaçait par terre mu par ... un amas de vers. Qu'à cela ne tienne. Nous l'avons grossièrement nettoyé puis coupé en morceaux. Ah ! Qu'elle fut bonne cette soupe !

Je voulais vous parler de graisse. Le cuisinier russe, grand bonhomme vouté, la trentaine, calme et peu bavard préparait pour les gardes, sur un fourneau à l'écart, un repas autrement fourni que le nôtre. Moi qui avais la charge de nettoyer la cuisine et les ustensiles après le départ des cuisiniers, j'avais remarqué dans son coin une poêle à rôtir la viande assez graissée après usage pour y faire revenir une part de mes miettes. Quel délice ! Je l'ai fait jusqu'au jour où je fus pris en flagrant délit. Tout penaud pour m'en sortir je lui ai servi mes croutons. Et avec mon plus grand sourire je lui ai expliqué que c'est la grande spécialité de Paris. Le président, les ministres s'en lèchent les babines, les belles parisiennes en raffolent etc. J'ai dû le convaincre, mon russe, il a grogné quelques : « Da, da... » et puis il est parti. Tout de même je n'en menais pas large ! Le lendemain, quelle ne fut pas ma surprise, dans la poêle non seulement il traînait la bonne odeur de viande rôtie, mais s'y était égaré une boule de graisse de taille moyenne. Ce cadeau journalier a duré jusqu'à notre transfert fin juin 1945.

Je commençais à m'organiser mieux que quiconque. Je reprenais du poids et des forces. Toutefois, il me semblait manquer de quelque chose dans ma composition nutritionnelle : du sucre ! Dans la pièce au pain, j'avais reluqué un sac d'où s'était déversé une matière blanche : sel ou sucre ? Difficile de vérifier car le maître des lieux, petit, trapu, moustachu, jambes arquées, même âge que le cuisinier, était un brave homme mais d'un caractère très méfiant. A force de ruses j'ai tout de même réussi à prendre une poignée de ce produit et le fourrer en vitesse dans une de mes poches. C'était du sucre ! À partir de ce jour j'ai utilisé toutes les astuces pour me rapprocher de ce sac. J'attendais quoi ? Qu'il y ait une dispute à son guichet entre quelques prisonniers, ou alors je reculais d'un grand pas pour chercher les derniers bouts de pain. Tout était bon pour aller plonger ma main dans ce sac. Jusqu'au jour où j'ai été pris de vitesse et j'ai laissé tomber ma poignée de sucre en traînée dans la pièce. J'ai eu beau lui certifier que c'était la première fois que j'y avais égaré ma main, que je n'avais rien dans mes poches, que je ne recommencerais pas, j'ai été radié de ce poste pendant quinze jours. Je n'avais plus de miettes de pain, je ne pouvais plus répartir ma ration entre les copains. Je ne me sentais pas bien dans ma peau. Je me suis confié, gestes à l'appui, à mon bienfaiteur de la cuisine. Après deux semaines punitives j'ai réintégré mon poste sous haute surveillance. Je pouvais à nouveau ramasser les miettes. C'était déjà ça. Le sac de sucre je l'évitais, j'en avais assez raflé ! J'avais entre temps cousu un petit sac oblong avec un torchon de cuisine, un fil tiré d'une doublure de vêtement et une aiguille façonnée avec un mince fil de fer. Il me servait de réserve au sucre.

Le short

J'avais fait la connaissance d'un Allemand qui dans le civil avait été couturier. J'avais hérité pour la moitié de ma portion de miettes d'un pantalon militaire complètement déchiré aux jambes. J'en ai fait faire une culotte courte : le mot short n'existait pas encore en 1945. Il va avoir sa part d'histoire dans ma vie de prisonnier de guerre.

La cueillette d'oseille

Les soupes, comme déjà relaté, étaient le plus souvent peu fournies en matières nutritives. Par une après-midi ensoleillée, nous, personnel de la cuisine, accompagnés par quelques gardes, sommes sortis du camp. Me voilà à l'extérieur des fils de fer barbelés hauts de je ne sais combien de mètres. Que la nature était belle ! Le soleil avait un éclat plus intense, les oiseaux chantaient, mes poumons me faisaient mal tellement je pompais cet air au goût de liberté.

Encombrés de grands paniers en osier, nous sommes descendus une pente et, surprise, nous étions au bord d'un petit fleuve tranquille non visible de l'intérieur du camp. Je ne savais toujours pas ce que mijotait notre cuisinier russe. Le bord du court d'eau était recouvert à perte de vue d'un tapis d'herbe et de feuilles d'un vert sombre.

« Davai ! » commandèrent les gardes et d'un large geste nous enjoignirent de cueillir ces feuilles de forme oblongue. Nous les entassâmes, les pressâmes dans nos grands paniers. Elles dégageaient entre mes mains une odeur qui m'était familière. C'était, cela me revenait, l'odeur de la rhubarbe qui poussait dans notre jardin. Je savais ce que nous étions en train d'amasser. De l'oseille, et encore de l'oseille. Je crois, de mémoire de prisonnier de guerre, que jamais « les pensionnaires » n'ont eu, ni avant ni après, une soupe de légumes aussi fournie ! De mon côté, avec la bénédiction des cuistots allemands, j'ai préparé une confiture à l'aide de quelques cuillerées de mon sucre et quelques poignées d'oseille. Elle a eu un beau succès. Après réflexion, je l'ai fait goûter aussi au cuisinier russe, en lui expliquant : « Confiture comme chez nous, en France ! Très bon ! ». La tête penchée en avant, un petit sourire aux lèvres, il a lâché un : « Da, da ! » et c'est comme s'il voulait dire : « Que va-t-il encore inventer ? »

Vous vous demandez peut-être pourquoi, à l'air libre en dehors du camp je n'ai pas essayé de m'échapper. J'avais vécu, quelques temps plus tôt, une scène qui m'avait glacé le sang.

Jour de l'armistice

Je savais que les soldats de l'armée russe, si l'occasion se présentait, pouvaient se saouler à mort. Cela s'est passé le lendemain matin du jour de l'Armistice. Moi qui côtoyais journallement les gardes auxquels je racontais des gestes et quelques mots en russe qu'ils m'avaient appris, j'étais un des premiers à savoir que la guerre était finie. Pour nous, Alsaciens-Lorrains c'était l'euphorie ! Nous allions être rapatriés à court terme, pas de doute, c'était certain. Les sentiments des Allemands étaient mitigés. Fallait-il se réjouir que cette foutue guerre soit terminée ? Ils

étaient plutôt songeurs, un brin fataliste car les gardes ne leurs laissaient peu d'espoir de voir leur sort réglé à court terme. Ils étaient les vaincus. Ces russes qui étaient d'ordinaire des types plutôt calmes, parfois bougons, dansaient, braillaient, me donnaient des coups dans le dos à assommer une bête. C'était un plaisir de les voir, jusqu'au moment de la beuverie. Ils se sont saoulés à n'importe quoi. De la vodka ? Oh non ! Des alcools qu'ils fabriquaient eux-mêmes. Ils avaient trouvé moyen de faire un breuvage à base de pétrole ! Tout fut bon pour s'imbiber jusqu'à la folie. Ils beuglèrent jusqu'au petit matin.

Moi qui dormais avec les cuistots juste à côté de leur local, je n'avais pas fermé l'œil de la nuit. J'ai entendu des cris, des hurlements, un vacarme qui ne s'arrêtait plus. Cela se passait juste à côté, dans la cuisine. Moi, que le sommeil avait fui, les nerfs à vifs, comprenant à moitié ce qui se passait, ne put m'empêcher d'ouvrir la porte. Mes gardes, toujours si calmes, avec lesquels j'avais passé maintes soirées à me faire chahuter, qui étaient presque devenus des amis, qui me racontaient leurs vies d'avant la guerre, plus que simples, venaient de basculer du statut d'êtres humains au statut de bêtes. Ils étaient en train de battre à mort deux Allemands qui avaient tenté de fuir. Rattrapés, ils furent enfermés dans une cave, et maintenant leurs implorations, leurs cris de douleur, leur course à travers la cuisine se perdaient dans les hurlements inhumains de leurs bourreaux. Une fois les gardes partis, nous avons ramassés les deux corps disloqués dans leurs habits militaires. Pour l'un, il n'y avait plus d'espoir. L'autre fut soigné tant bien que mal. Il survécut.

Départ vers Tambov

Entre le travail à la cuisine, nettoyer les marmites, le sol, répartir le pain, s'épouiller, je n'ai pas vu passer le temps. Fin juin tremblement de terre. Nos petits trésors fourrés dans les poches, il y a rassemblement dans la cour du camp. J'avais en plus un balluchon. Comme de coutume, nous devons former une colonne en rangs de cinq et en avant pour une nouvelle aventure ! Nous marchions sans savoir vers quoi. Mystère absolu.

Le soir venu, nous étions arrivés à une gare. Sur le fronton était marqué : « Lemberg ». Tiens, me suis-je dit, nous sommes encore en Pologne. Bien alignés, un gradé russe nous a fait un beau discours en allemand : « Nous allons partir avec le train vers très beau camp. Vous, les Alsaciens-Lorrains, vous serez traités en amis et puis une commission prendra soin de vous et vous serez rapatriés ». Après une pareille déclaration, nous aurions bien aimé exhiber notre joie, mais, mêlés aux Allemands en surnombre, auxquels l'officier avait promis un avenir aux perspectives plus sombres, nous nous sommes retenus.

Nous avons été répartis en groupe de trente ou quarante et sommes montés dans les wagons... « à bestiaux » ! puis les portes furent verrouillées. C'était plutôt un départ inamical. Nous nous sommes faits à l'idée que nous étions encore mêlés aux Allemands. Les installations y étaient plus que simples. Il fallait dormir couchés par terre ou assis. Pour pisser était installée une gouttière légèrement en déclinaison qui sortait par un trou de la cloison du wagon. Pour déféquer, nous avions à notre disposition, une cuve, quelque chose d'assez volumineux pour recueillir nos besoins. Le lendemain, si le train daignait s'arrêter, nous versions le contenu à l'extérieur. J'ai réappris, au cours de ce voyage, à manger des rations de nourriture maigrichonnes.

Arrivée à Tambov

Nous traversons l'Ukraine à n'en pas douter. Fils de paysan, ayant travaillé à partir de 14 ans, à la sortie du primaire, aux champs, aux foin, et ayant gardé les vaches jusque tard dans la nuit, j'avais appris très tôt à m'orienter d'après le soleil et les étoiles. Aussi, en regardant par l'ouverture grillagée typique des wagons à bestiaux, je savais que nous roulions vers l'est, direction Moscou. Cependant, à un moment donné, le train s'enfonça dans une forêt qui semblait sans fin. D'après mes connaissances géographiques ce n'était plus la direction moscovite promise par l'officiel russe, mais un contournement par le sud qui nous menait beaucoup plus vers le centre du pays. Au fil des jours, au fil des heures, roulant toujours dans cette forêt discontinue notre moral fondait graduellement. Tous les visages reflétaient la même interrogation : « Mais où allons-nous atterrir ? ». Un après-midi, nous sommes sortis de cette immensité touffue et oppressante. La porte de notre wagon fut débloquée par les gardes et nous, qui depuis une bonne huitaine n'étions plus habitués au soleil, en fûmes carrément aveuglés. Nous étions à une gare, il y avait un nom inscrit : Rada. Puis on nous a mis en marche pour trois ou quatre kilomètres, à nouveau dans la forêt. Au fur et à mesure, je me suis rendu compte où nous allions. A la sortie du bois, nous nous sommes retrouvés devant un camp de prisonniers plus grand que tous ceux par lesquels j'avais transité. Un mur de fils de fer barbelés se perdait à gauche et à droite d'un immense portail surmonté du marteau, de la faucille et de l'étoile rouge, ceux-ci adaptés à la dimension du « camp de vacances ».

L'entrée au camp

Stupeur, anéantissement, envie de pleurer, se sont succédés en moi, avant que la révolte ne prenne le dessus et me fasse penser : « Je ne rentrerai pas la tête basse par cette porte ! ». J'ai eu une idée. Tandis que la troupe de prostrés, le moral dans les chaussettes, se mettait en rang de cinq, j'ai à toute vitesse changé de tenue. J'ai enfilé les culottes courtes, ma casquette à grande visière bien vissée sur mon crâne à la façon canaille, mon baluchon jeté sur mon épaule droite, je suis rentré dans le camp en sifflant des chansons françaises, par cette porte de malheur qui s'est refermée derrière moi. Mais oh ! Surprise, tous les Alsaciens-Lorrains valides étaient accourus en espérant reconnaître un copain, ou un membre de sa famille. En bon dernier, je les ai salué à gauche et à droite comme si j'étais un jeune touriste venant passer des vacances au camp « Tambov ». J'ai dû jouer drôlement bien mon rôle car sur mon passage, ces affamés privés de liberté depuis bien longtemps, se sont mis à rire. J'avais pari gagné !

La quarantaine

Je ne m'attarderai pas sur la description du camp, d'autres avant moi l'ont fait. Il était immense, isolé, loin de toute civilisation, entouré d'une forêt où l'on devait facilement se perdre. Le passage à la quarantaine vaut toutefois quelques explications. Après une courte marche, nous sommes entrés dans un enclos, ou plutôt un camp dans le camp. Étant toujours bon dernier de

la colonne, j'ai eu une deuxième fois le privilège de voir se refermer derrière moi une large porte bardée de barbelés. Nous étions bel et bien isolés des autres pensionnaires. Précaution sanitaire, paraît-il ! Nous étions censés être porteurs de maladies infectieuses, même mortelles ! Aussi le lendemain avons-nous eu droit à une vaccination. Une personne qui devait être une infirmière, nous injectait un produit à l'aide d'une seringue dont l'aiguille émoussée devait être le seul exemplaire du camp... Toujours est-il que pour nous, les nouveaux arrivants, elle ne fut ni changée, ni nettoyée et personne n'en est mort par la suite... Je tiens à vous décrire l'hébergement. Les dortoirs, longs de trente ou quarante mètres, ressemblaient à un genre de huttes dont les murs étaient constitués de troncs enfoncés verticalement dans le sol et collés les uns aux autres. Le toit également des troncs cloués au faîtage et recouverts de terre, descendait jusqu'au sol. C'était beau à voir, l'herbe et les fleurs y avaient pris racines. On y entrait en descendant quelques marches. De part et d'autre du couloir central d'environ un mètre de large, se trouvaient les couchettes superposées en planches brutes. Je suis descendu bon gré, mal gré dans ce logis à la recherche d'une petite place à moi, mais je crois n'avoir jamais fui un endroit aussi vite, au pas de course ! Arrivé à l'autre bout, toutes les parties dénudées de mon corps étaient recouvertes de poux et de puces ! Pour une vaccination complémentaire c'était réussi ! À partir de ce jour j'ai remis mon pantalon et ma veste à capuche et le soir je me calfeutrais en laissant le moins de surface de peau accessible aux suceurs de sang. Le temps d'observation « médicale » de non-contamination, de non-contagion, que sais-je, dura huit à dix jours, je ne les ai pas comptés.

J'utilisais mes journées à attraper et à écraser cette vermine entre les ongles de mes deux pouces. Je suis sûr que dans ce coin du camp il y avait encore des punaises accrochées aux branches des arbres... Aussi quel soulagement lorsque nous avons été répartis dans d'autres hébergements, du même genre mais hors de la quarantaine et prétendus plus salubres et moins infestés de tortionnaires. Ils abritaient déjà d'autres Alsaciens-Lorrains qui attendaient apathiques, affamés, depuis des mois, des années le rapatriement promis. Enfin, j'ai rencontré des gars de Soultzeren et de Stosswehr. Charles Mitschi, Jacquala de la Insel, puis, arrivant de Kareli Albert Deparis et Roess Henrila. La longue carcasse de Gutzwiller Toni ne passait pas inaperçue ! Chacun à sa façon, selon son tempérament, le ventre creux, essayait de surmonter son désespoir. Moi qui, après presque deux mois et demi comme marmiton dans le camp précédent, avais pu me refaire une bonne (je dirais comparé aux autres une très bonne) santé, je les exhortais à patienter deux ou trois semaines et nous rentrerons ! Incrédules, ils me traitaient de fous, échaudés qu'ils étaient par l'interminable attente.

Mes occupations

Pour tromper le temps, il fallait absolument s'occuper et ne pas se morfondre. Il fallait aussi ne pas se laisser noyer dans la masse des milliers de prisonniers allemands, roumains, italiens, français concentrés dans ce camp, mais garder sa lucidité, ne pas perdre son individualité et garder une certaine autonomie d'action.

J'ai omis de vous narrer la séance de « sauna ». En quarantaine, nous avons eu droit à un nettoyage total. En rang de cinq, nous avons été envoyés dans un genre de hangar. Les habits

valsèrent dans une pièce hermétiquement fermée et hyper-chauffée pour faire soi-disant crever poux, puces, punaises. Nous, au pas de course, sommes entrés dans un « sauna ». Moi je dirais qu'on essayait de ne pas étouffer dans la vapeur dense d'une très grande buanderie. Puis passages aux douches. Ceux qui dans cette lessive ne crevèrent pas furent les suceurs de sang !

La corvée des chiottes

Tambov étant construit en terrain presque plat, sans drainage et sans fosses septiques, les défécations étaient portées à l'extérieur du camp dans une cuve en bois d'environ cinquante litres portées par deux hommes à l'aide d'une perche passées dans deux anses. Je ne me rappelle plus pour quelle raison j'ai été affecté à cette corvée. Je pense que c'était les derniers arrivés qui ne connaissaient encore rien aux us et coutumes du camp qui se faisaient piéger. Ne mesurant qu'un mètre cinquante et un, le partenaire qu'on m'avait désigné était fatalement plus grand... Si nous marchions au pas bien rythmé, la cuve étant rétrécie vers le haut, nous ne renversions pas de ce liquide brun odieux. Mais les gardes russes qui nous accompagnaient ont eu envie de s'amuser à notre détriment. Ils nous ont fait monter puis redescendre une butte avec notre cuve pleine de merde, espérant nous voir nous éclabousser de liquide. Mal leur en a pris. Dans le camp où j'avais eu la chance d'œuvrer comme aide cuisinier je m'étais si bien requinqué, que dans la descente, j'ai su, porteur avant, hisser la perche à bras levés pour tenir la cuve à l'horizontale en adressant à mes stupides spectateurs le plus aimable des sourires ! Au cours de l'après-midi, ils ont essayé plusieurs manières de nous voir nous asperger, sans succès. J'ai toujours gardé mon sourire amusé. À la fin de l'après-midi j'étais fatigué bien sûr, mais le gagnant de l'histoire c'était moi !

J'ai vite compris comment ne pas se faire repérer pour ne pas être enrôlé aux corvées de chiottes ou de bois et se faire discret mais avoir les oreilles grandes ouvertes pour sauter sur toute occasion intéressante et non contraignante. À la sortie de la quarantaine nous étions logés dans des baraques similaires mais moins grandes donc, il faut le dire vite, plus accueillantes. Chaque matin, les Russes faisaient un genre d'appel, sélectionnaient ceux qui leur semblaient les plus valides, et les emmenaient par la grande porte direction la forêt pour la corvée de bois. Et le petit déjeuner me direz-vous ? On nous donnait un bout de pain lourd et collant que je gardais précieusement dans une poche. Je le mangeais par petits bouts ainsi j'avais de quoi mastiquer toute la matinée jusqu'à la soupe de midi. Invariablement, vous aviez droit à une louche d'eau chaude dans laquelle nageait si vous étiez chanceux, soit un quart de tomate verte, soit un ou deux petits pois. Les seules fois où ce breuvage était plus consistant c'était lorsque les préposés à la cuisine nous faisaient de la soupe au millet. Je me suis souvent posé la question : comment avec un régime pareil mes copains qui ont séjourné deux ans à Tambov ont supporté deux hivers sibériens sans rendre l'âme ?

Moi bibliothécaire

J'ai réussi rapidement à éviter l'appel matinal. Après le départ des copains pour la corvée de bois, je partais à la découverte du camp en évitant, cela va de soi, de me retrouver nez à nez avec un garde quelconque. J'ai découvert une maison en bois entièrement construite hors de terre, avec des fenêtres sur les quatre côtés. Juste trois marches façonnées dans la terre sablonneuse menaient vers une porte entrebâillée. Avec précaution, j'augmentais l'ouverture. J'ai vu une pièce avec un plancher en bois non raboté, deux tables et deux bancs en bois de quatre centimètres d'épaisseur, non dégrossi et au fond un guichet ouvert vers une autre pièce. Tentant le tout pour le tout, je me suis avancé vers cette ouverture et trouvé face à un gars assis entre des rangées de livres. Je l'ai apostrophé en français et lui ai demandé si ces livres étaient à la disposition des prisonniers. « Ben oui » qu'il répondit. Une idée germa dans mon esprit. Je lui ai demandé si je pouvais en emprunter. Il me répondit : « Tant que tu veux ! ». À la fin j'en avais une pile entre les mains. Mais connaissant la méfiance des gardes russes, je lui ai demandé s'il pouvait me donner une feuille de papier vierge, y apposer tous les tampons à sa disposition et la signer de la façon la plus visible possible. Le lendemain matin tôt, on était au mois d'août, j'ai construit le décor. Les livres empilés bien en évidence devant la baraque où je dormais, j'ai attendu mes recruteurs avec impatience, un peu inquiet. Mon idée un brin farfelue, marchera, marchera pas ? Lorsque je les ai entendus brailler un peu partout : « Davăi, raboti » je me suis planté à côté de mon trésor, ma grande feuille en évidence. Quand l'un des russes s'est avancé vers moi, j'ai hurlé avec la voix la plus assurée et autoritaire possible : « Camarade nix raboti ! » en lui mettant mon parchemin tamponné sous le nez. J'ai dû tomber sur un des gardes les moins futés : un regard sur la montagne de livres, les tampons, la grande signature, j'entendis un grognement de sa part et le voilà parti. Ouf ! Mon manège matinal a marché sans faille bien des jours. Ainsi, j'ai pu faire tranquillement chaque matin la chasse aux poux, puces et punaises.

L'orchestre roumain

J'ai profité de ces jours bénis pour traîner sans me faire pincer à travers ce camp qui hébergeait des milliers de prisonniers de différentes nationalités. Ainsi, je me suis retrouvé dans la partie réservée aux roumains. Quelle ne fut pas ma surprise de les entendre jouer de la musique. Ils étaient en train de constituer un orchestre à cordes. Violons, violoncelles, contrebasse, cymbalums fabriqués par eux-mêmes à quelques exemplaires prêts. Des après-midis entières j'assistais à leurs répétitions de musique tzigane ou viennoise ; comme trompe-la-faim je ne pouvais pas avoir mieux.

Il y avait aussi les séances de chant avec Charles Mitschi, désigné pour faire la tournée de toutes les baraques pour apprendre aux valides et non valides l'*Internationale*. Chant qui nous a valu plus tard une scène tragi-comique.

Travail en usine

Mon rôle de bibliothécaire ne pouvait durer qu'un temps. Après quelques temps, il me fallait trouver autre chose. Je ne sais pas quel canal obscur, le bouche à oreille peut-être, j'ai eu vent d'un travail à Rada, faubourg de Tambov ville. Franchement, je ne sais plus comment j'ai réussi à faire partie du groupe d'ouvriers. Le matin où nous sommes sortis hors du camp, nous étions une vingtaine, il faisait beau, c'était au mois d'août. Nous avons marché des heures. Je me sentais léger, libre ! Nous étions accompagnés par quelques gardes russes plutôt décontractés. Je sifflotais les vieilles chansons françaises que j'avais apprises à l'école. Nous étions sortis de la région boisée et marchions à travers des étendues sans fin. Comme seul bien chacun traînait soit une musette, s'il était un veinard, soit un baluchon soit juste une simple boîte en fer blanc pour pouvoir recevoir sa ration de liquide, appelée soupe. Et dans une poche de vêtement, précieusement caché le bout de pain reçu le matin. L'après-midi, découverte de notre nouveau logement, baraque située dans une arrière-cour clôturée par du fil de fer barbelé. Qu'à cela ne tienne, je la trouvais vaste, belle, humaine !

Le lendemain matin direction l'usine. Prise de contact avec les ouvriers et ouvrières russes qui nous ont reçus tout joyeux. « Ah franzowski raboti ! » sont-ils exclamés « Kracho, karacho ! ».

Notre travail consistait à fraiser des pistons de tracteurs. Je ne me sentais plus prisonnier du tout, d'autant plus que les tâches étaient réparties par une jeune contre-maître mignonne au possible. Elle mesurait environ 1,55 m, yeux noisette, cheveux brun foncé, légèrement potelée, toujours le sourire aux lèvres. Pour moi, c'était la plus jolie fille jamais rencontrée, d'autant plus qu'au fil des jours, je suis devenu son préféré. S'il n'y avait pas eu le régime stalinien, je serais resté sur place. Elle avait 18 ans et moi 19. Son rire nous amenait à penser à tout sauf au travail. Le contact avec les civils ne dura que trois semaines puis retour au camp le cœur bien gros.

Travail au kolkhoze

Au camp de Tambov circulait le bruit que nous, Alsaciens-Lorrains allions bientôt être rapatriés. Nous étions début septembre. Ne supportant pas l'inaction, j'étais tout le temps à l'affût de quelque travail un tant soit peu intéressant. Je ne sais plus comment j'ai eu connaissance d'un travail dans les champs. Un matin, présentation au bureau près de la porte de sortie, passage par la grande porte surmontée de l'étoile rouge. Comme toujours le bout de pain pesé au milligramme en poche, les trésors personnels dans la musette, nous sommes partis dans la direction opposée à celle que nous avons prise 3 ou 4 semaines avant pour aller à Rada. Nous étions une vingtaine de bonshommes plus ou moins valides. Nous nous sommes enfoncés dans la forêt. Nous marchions sur un chemin herbeux. Le soleil de septembre perçait çà et là le feuillage. Je m'imaginai être en vacances. Puis, sans que l'on s'y attendait nous avons débouché dans une immense clairière légèrement en pente. Des champs de légumes s'étendaient jusqu'à des bâtiments (ferme, hangars ?). Au loin, il me semblait apercevoir des prés fauchés. Je me demandais quel travail allait nous être attribué, étant donné que des hommes et des femmes, dos courbé sans un regard pour nous, travaillaient dur à arracher des mauvaises herbes entre les

rangées de légumes. Eh bien fini les vacances ! Nous devons faire de même dans un champ très près des bâtiments. Oh que je n'ai pas aimé me mettre à cette corvée ! Notre groupe étant surveillé de manière assez relax, j'ai réussi à me faufiler derrière un des hangars pensant pouvoir me cacher pour dormir. Mais pouf ! Je me suis retrouvé nez à nez avec un responsable russe. Ma première stupeur passée, j'enchaîne vite une explication avec moult gestes sur la façon de sécher l'herbe coupée. Il semble suivre mes explications car tout à coup il jure les grands Dieux, il n'a pas de fourche. Mais bon sang, il y a des noisetiers en pagaille ! Je lui explique que nous allons en faire, des fourches ! Et voilà comment, par cette belle journée, je me suis retrouvé à faire les foin avec un Russe rigolard, heureux d'avoir trouvé une solution à la question du matériel agricole. Nous avons retourné l'herbe deux fois, et en attendant qu'elle sèche il m'a entraîné dans les buissons et nous avons fait une sieste. Il m'a expliqué, ou plutôt j'ai cru comprendre que je me trouvais sur un kolkhoze et que les gens que j'avais vu arracher les mauvaises herbes étaient des déplacés politiques. Tenus à la diète, tant pis s'ils crèvent ! Pour illustrer mes dires, vers une heure de l'après-midi, un Russe, juché sur une voiturette tirée par un petit cheval mongol, nous a apporté la soupe. Disons plutôt un liquide chaud dans lequel se cachaient quelques petits pois ou encore quelques quarts de tomates vertes. Ces gens que j'avais vu trimer toute la matinée sous surveillance étroite sont accourus à la sauvette mendier un quelconque reste de notre soi-disant repas de midi. Était-ce des prisonniers politiques ou de simples ouvriers du kolkhoze ? Je ne saurais le dire.

Ma dernière sortie

Entre-temps, nous étions fin septembre 1945. Je venais de fêter, disons, j'ai eu vingt ans... Sûr, nous serions prochainement rapatriés. Le premier convoi, les malades et les plus faibles, était déjà parti. Le deuxième sera pour nous ! Pour ne pas perdre patience, garder ma sérénité, il valait mieux chercher à occuper ces jours d'attente. J'ai eu vent d'une sortie en forêt pour cueillir des champignons. Nous étions une cinquantaine, portant des paniers d'osier. Nous étions accompagnés de quelques russes censés connaître la mycologie locale... Des champignons de toutes les couleurs tapissaient littéralement le sol du sous-bois ! Cette manne était destinée à épaissir la soupe du lendemain. Si quelques-uns se trouvaient être vénéneux, la toxicité devait être infime, vu le nombre de prisonniers qui recevraient le lendemain une louche de soupe. Toujours est-il que les jours suivants la mortalité dans le camp n'augmenta pas.

Le départ

Rassemblement dans le camp, sortie par la grande porte ornée à son faitage de sa belle étoile rouge. Nous avons repris le chemin forestier direction la gare de Rada. La joie était mêlée d'un sentiment d'anxiété. Était-ce vraiment le bon départ ? Allions-nous effectivement rentrer vers la France, l'Alsace-Lorraine ?

Les piles de bois, les troncs d'arbres prêts à être chargés étaient toujours alignés le long de la voie ferrée ! Au commandement d'un officier russe, rassemblement de toute la troupe, baluchon à la main ou sur le dos, nous avons écouté un grand discours sur l'amitié franco-russe et sur le bon accueil reçu dans le camp de Tambov. Je crois qu'ils ont fait leur possible. Il ne faut pas oublier qu'il y avait disette en U.R.S.S et que nous étions des prisonniers de guerre. Le discours terminé, on nous a fermement invités à chanter en signe d'adieu un chant communiste. C'était Charles Mitschi qui avait été préposé à nous l'apprendre. Celui-ci parti avec le premier convoi, c'est l'officier russe qui donna la première mesure. Ce fut un désastre, une molle cacophonie. Le russe, furieux, nous promit de nous ramener au camp si on n'y mettait pas plus de cœur. Reprise : ce n'était plus un chant mais un beuglement à gorge déployée ! La mélodie nous la possédions, les mots par contre étaient de l'alsacien, du lorrain, du français, un méli-mélo qui a semblé ravir l'assistance russe ! Après cela il y eut l'embarquement dans les wagons à bestiaux. C'était le soulagement, le délire !

Le voyage de retour

Nous voilà partis pour retrouver notre Alsace. Si quelqu'un nous avait dit que nous ferions un voyage d'un mois, de Tambov à Soultzeren, nous l'aurions traité de timbré, et pourtant...

Après avoir parcouru plus ou moins une centaine de kilomètres, le train s'arrêtait en pleine nature : plus de charbon pour alimenter la chaudière, ou plus une goutte d'eau dans le réservoir de la locomotive. Nous étions bloqués une nuit, un jour ou plus, puis d'une façon inopinée, nous étions à nouveau dépannés. Étant donné que nous n'étions pas un convoi de marchandises vitales, pourquoi l'administration soviétique aurait-elle fait de l'excès de zèle ? Il faisait beau, nous profitions d'un temps clément. Les quelques Russes qui nous accompagnaient nous ravitaillaient chaque jour d'une petite poignée d'aliments. Je me sentais libre ; le seul souci qui nous hantait c'était de trouver de la nourriture et du bois supplémentaire. C'était, comme toujours, la débrouille. Aujourd'hui encore, je me demande si le passage du premier convoi n'a pas joué en notre faveur. Les gens nous regardaient d'un œil plus ou moins compatissant. Je n'ai rencontré, sur tout le trajet, ni Russes, ni Ukrainiens, ni Polonais discourtois, hargneux ou grincheux envers moi. Bien au contraire, j'ai vécu des moments cocasses, inattendus.

Commençons par le début :

Premier arrêt du train par la force des choses

Nous essayons de savoir auprès du conducteur du train quel sera le temps d'arrêt. Réponse plutôt vague. Des compagnons de voyage du premier wagon se procurent quelques braises de la locomotive qu'ils transportent à l'aide de récipients trouvés de ci- de là, allument un feu repris de wagon en wagon jusqu'au dernier. Alors commence la cuisson d'une part de ce qui nous est distribué par l'équipe russe, et d'autre part ce que nous avons glané durant les arrêts du convoi. En l'espace de quelques minutes ces petits feux chauffent, réchauffent, font cuire un bric-à-brac

de nourriture. Nous trois, Albert Deparis, Henri Roess et moi, nous nous étions réparti les tâches. L'un à la cuisine, olala (ohiééé), le deuxième à la recherche de la moindre brindille, et le troisième en quête de quelque vivre supplémentaire. Je m'étais proposé pour le dernier poste. Nous étions fin septembre, début octobre, les blés étaient fauchés, les pommes de terre arrachées, il faisait beau, même doux. En digne fils de la nature je me sentais bien.

Ces immensités vallonnées de l'Oural me faisaient rêver. N'étaient l'inconfort de nos wagons de bestiaux et la promiscuité d'un grand effectif de malgré-nous, je me serais cru en voyage d'agrément dans l'inconnu. Rêver était une chose, mais mes copains s'attendaient à ce que je ramène un quelconque butin ! Le plus facile à trouver c'était les pommes de terre dans ces immenses champs kolkhoziens labourés n'importe comment. On avait l'impression qu'il n'y avait aucun souci de rendement. Cela nous permettait de nous servir au mieux.

Au cours d'un de ces arrêts prolongés, je suis parti à travers champs accompagné d'Albert. Nous nous sommes arrêtés près d'une maison isolée construite en dur, ce qui nous a semblé inhabituel. Nous en avons fait le tour, en constatant que les portes et les fenêtres étaient ouvertes au vent. Après mûre réflexion nous sommes entrés prudemment. Ce qui restait comme meubles étaient renversés, un peu de nourriture séchée collait à une table de cuisine. Albert, tout surpris, a ramassé dans un coin rien de moins qu'une Bible en allemand. Moi, j'ai trouvé dans un buffet éventré un cornet rempli de petits pois, pas bien frais. Tout de même nous n'étions pas trop rassurés en sortant mais heureux de nous retrouver au soleil avec notre petit butin. Nous nous posions naturellement la question : avions-nous déjà dépassé la ligne de front entre russes et allemands ? Qui avaient-été les gens qui habitaient cette maison ? Avaient-ce été des soldats de l'armée allemande ou des Russes ayant fui précipitamment leur maison ? Nous avons repris notre route, bien songeurs. Albert avec sa bible calée sous le bras, moi avec mes petits pois dans la poche. Je songeais déjà à notre soupe qui sortirait de l'ordinaire.

Les pommes de terre du petit jardin russe

Était-ce après la première ou la deuxième semaine ? Les arrêts étaient tellement nombreux... Nos réserves de nourriture commençaient à s'amenuiser. Au ralentissement du train, les tampons s'entrechoquaient, nous sautions sur le ballaste, courions tous vers la locomotive, et essayions de tirer au clair avec le conducteur ou son adjoint quelle sera la durée de l'arrêt.

Chaque fois la réponse était assez vague. Tant pis, il fallait risquer le coup. Nous commençons à savoir que nous disposions, c'était sûr, de deux à trois heures de halte forcée. Ce jour-là, c'était le début de l'après-midi, il faisait beau. Étions-nous déjà dans les grandes plaines de la Biélorussie ? Nous ne disposions pas de cartes routières ! En nous référant au soleil, nous étions sûrs, nous roulions vers l'ouest, vers chez nous ! C'était l'essentiel.

Sans plus m'attarder, je me dirigeais au plus vite vers un petit village pas trop éloigné de la voie ferrée. Maisonnettes propres avec jardinet, pas du tout du style kolkhozien. J'en ai fait le tour vite fait, et j'ai vu une jeune femme bien habillée piocher les pommes de terre devant chez elle. Avec un beau sourire, je lui explique que je viens du train des Franzouskis et que j'ai assez de temps pour l'aider à récolter ses pommes de terre. Elle les pioche, moi je les ramasse et les mets

dans son seau pour illustrer mes palabres incompréhensibles. Avec le plus grand sérieux, le marché est conclu. N'oublions pas de rappeler que je portais un pantalon bien ample et serré au niveau des chevilles par un lacet. Ainsi je me suis mis au travail : d'une main je laissais tomber les pommes de terre dans le seau, et de l'autre j'en faisais disparaître autant dans mon pantalon. Une fois le seau rempli, la jeune personne m'a invité à me servir dans sa récolte. Mais où en aurais-je mis ? J'avais les poches pleines, et dans mon pantalon jusqu'aux genoux ! Suite à mon refus gêné, elle me regarda de plus près, me toisa et... parti d'un éclat de rire la secouant tout entière ! Elle avait compris. Je l'aurais embrassée si j'avais été sûr que son mari ne traînait pas dans les parages... Nous nous sommes mutuellement fait un signe de la main et je suis parti, sourire aux lèvres, heureux, heureux ! Les jambes raides...

Le savon

En plus des petits pois, j'avais ramassé dans la maison abandonnée un morceau de savon. Nous sommes en soirée, le train vient de stopper. Nous ne partirons pas de sitôt, le lendemain dans la matinée si tout va bien. De quoi manquions-nous cette fois ? Charbon ou eau ? J'ai convaincu Albert de m'accompagner. J'étais décidé à vendre mon savon dans le village tout proche. Les premiers que nous avons accostés étaient une *mamouschka* et un vieux russe qui rirent de notre offre en nous expliquant que l'eau de la fontaine leur suffisait, ils n'avaient pas besoin de savon pour faire leur toilette. Puis nous sommes tombés sur une jeune personne bien mise. Surprise puis touchée par mon approche un peu gauche, elle nous invita à la suivre.

Elle nous a fait entrer dans sa petite maison coquette, a fermé la porte à clef, nous a guidé vers une petite pièce centrale, qu'elle verrouilla aussi. Nous n'y comprenions rien. Elle nous a demandé par geste de nous assoir et nous a enfermés en ressortant. Le pauvre Albert n'en menait pas large ! Après un moment elle revient, dépose une assiette de pommes de terre en robe des champs et du sel sur la table, et referme derrière elle la porte à clef. Elle s'est assise entre nous et nous a demandé si nous comprenions l'allemand. Encore une qui savait que nous faisons partie d'un convoi de Franzouskis. Tout en partageant avec nous son repas, elle nous a narrer son histoire. Ses parents avaient des terres, une ferme, du bétail. Lorsque le régime stalinien décida que tous les biens seraient partagés entre tout le monde, ils furent dépossédés de tout et chassés de leur domaine. Ayant bon gré, mal gré adhéré au Parti Communiste, ils ont eu le privilège de rester sur place comme simples ouvriers agricoles au sein du kolkhose. Contrainte elle-même à entrer au Parti, elle y œuvra avec zèle, ce qui lui permis d'être admise dans l'enseignement, et revenir dans sa région natale. Entre-temps la nuit était tombée. Nous repartîmes en lui laissant mon bout de savon en cadeau. Nous étions comblés par son hospitalité et bien troublés par son récit véridique. Nous sûmes par la même occasion nous approchions de la Biélorussie.

La balade à travers les prés

Les arrêts, matin, après-midi, soir, devenus banals, nous essayions d'en tirer les profits les meilleurs. Comme à chaque fois, il y a grincement des freins, entrechoc des tampons des wagons, coup de sifilet strident, un *pof* comme si la bête rendait l'âme, et le train s'immobilise au beau milieu de la nature. Nous avons devant nous une immensité vallonnée, des prés à perte de vue et tout au loin sur la ligne d'horizon, se dessinaient des toits. Voyant qu'un bon nombre d'Alsaco-Lorrains commençaient à se disperser, certains prenant résolument la direction de ce qui semblait être un village, Albert et moi décidâmes d'en faire autant. Il faisait beau, le soleil d'automne nous rendait folâtre. Oubliant que nous étions toujours en Russie, nous chantions à tue-tête. Nous courions d'un arbre à l'autre, espérant tomber sur un pommier ou autre fruitier, ayant oublié de se débarrasser de tous ces trésors... Ainsi occupés, nous avons atterri dans la rue du village qui par temps de pluie devait plutôt ressembler à un large chemin de boue. Nous n'avons rencontré âme qui vive, il devait être, selon la position de l'astre solaire, aux alentours de midi. Enfin un bonhomme est sorti d'une maisonnette en bas de cette rue de terre sablonneuse qui, s'entendant héler, pris ses jambes à son cou et disparut à nos yeux. La rue décrivait à cet endroit un angle droit vers la gauche. Nous sommes partis d'un fou rire tout en hâtant nos pas afin de le rejoindre. Nous n'avions pas atteint le virage, que notre rire se figeât en grimace. Notre sang se glaça. Quatre soldats de l'armée russe venaient vers nous. Ils nous ont planté leur kalachnikov dans les côtes, nous rudoyant, roulant les yeux, vociférant je ne sais quoi, nous ont fait courir dans la direction qu'avait pris le bonhomme. Dans un souffle, le cœur gros, tout en courant j'ai glissé à Albert : « Berry, c'est cuit, nous ne rentrerons pas de sitôt en Alsace ! ». Et puis, épuisés par cette course surprise, nous avons été poussés dans une cour. Déposant leurs armes, ils ont commencé à se taper les cuisses, en riant à gorge déployée ! Ils nous avaient joué une belle farce ! Car à une longue table improvisée, tréteaux et planches, étaient assis une bonne douzaine de rapatriés en train de se régaler d'une soupe extraordinaire. Nous avons eu droit nous aussi à ce repas. Il y avait longtemps que je n'avais mangé une pareille soupe de légumes. Il y avait des petits pois, des carottes et que sais-je encore comme produits du jardin ainsi que des lardons. Le groupe militaire était fier, et je suis sûr heureux, d'avoir nourri des Franzouskis. Nous sommes tous repartis le ventre plein. Après maintes accolades et les ayant remercié de leur accueil plus que chaleureux, nous les avons invités à nous revoir en Alsace. Vœux pieux. Le régime soviétique ne leur donnant pas le droit de sortir de leur pays. Pour nous les oiseaux chantaient, la nature était belle, le train nous attendait gentiment, c'était l'après-midi.

Minsk en Biélorussie

Notre train, traînant, ahanant d'arrêt en arrêt, s'arrêta un beau matin après nous avoir secoués 10 ou 15 jours (?), dans un lieu proche de la ville de Minsk. Cela ressemblait à ce que l'on nomme aujourd'hui une gare de triage. Nous y sommes restés 3 jours et 3 nuits. De bouche à oreille, nous avons appris qu'à partir de Minsk notre train roulerait sur une voie ferrée d'un écartement des rails différent. En bon fils de paysan cela ne m'importait guère. Il m'était bien plus important

de résoudre la question comment, de quoi, vais-je meubler ces trois jours et assouvir ma curiosité ?

Le premier matin, j'ai décidé Henrila (Roess) de m'accompagner. Je lui ai proposé de longer la voie ferrée sur un chemin de terre battue, pour voir s'il ne nous mènerait pas à la gare centrale. Je lui ai promis que si le trajet se trainait en longueur nous rebrousserions chemin et ramasserions tout ce qui ressemblerait à de quoi alimenter nos petits feux. Le hasard a voulu que nous rattrapions un Biélorusse qui tirait une petite carriole remplie de sacs et de sachets. Je lui ai proposé notre aide : lui à l'avant n'ayant plus qu'à guider, et nous à l'arrière nous pousserions. Bien décidé, dans un moment d'inattention de sa part, à plonger mes mains dans un de ces sacs espérant en tirer quelque nourriture inattendue. Avec un sourire malicieux, le bonhomme, la bonne quarantaine, nous intima de tirer et lui pousserait la charrette. Nous étions tombés sur un type drôlement intelligent, truffé d'un beau brin d'humour. Henri en eu vite assez et s'en retourna vers le train. Moi, par contre, ce gars me plaisait, et j'ai décidé d'aller jusqu'au bout de cette aventure. Après une marche d'au moins deux kilomètres, nous sommes arrivés à une gare. Avec des yeux où pétillait la malice et un sourire aux lèvres, il me remercia pour mon zèle et me remis un sachet rempli de... flocons d'avoine. Quelle aubaine ! Je crois que j'ai couru sur le chemin du retour afin de montrer au plus vite à Albert et Henrila le trésor qui grossirait nos soupes sans viande. Ah si, j'oublie ! Nous recevions une ou deux fois par semaine un petit hareng fumé qui était à partager en trois portions. Je réclamaï chaque fois la tête. Je pouvais l'avoir toute la journée en bouche. Ça me donnait l'impression qu'il y avait jusqu'au soir quelque matière à en tirer, c'était un genre de trompe-la-faim...

D'accord, Albert et Henri m'envoyait au diable car mon haleine exhalait toute la journée l'odeur du hareng fumé, ce qui n'était pas un parfum à leur goût !

Les choux blancs

Le lendemain matin, après un repas frugal, tête de hareng, pomme de terre en robe des champs, et quelques gorgées d'eau coulant d'un robinet à proximité du convoi, je me suis dit : « Allons faire un petit tour ! ». Je me suis dirigé dans la direction opposée à celle que nous avions empruntée, Henri et moi la veille. Laissant derrière moi mes deux copains, quittant chemin faisant la zone habitée, je me trouvais à nouveau en pleine nature, à proximité de petits lopins de terre regorgeant de toutes sortes de légumes d'automne. Ce fut surtout un carré de choux qui attira mon attention. Vous vous rendez compte, nous pourrions faire une soupe aux choux et pommes de terre ! Mais par quel tour de magie arriverais-je à m'octroyer une de ces belles têtes blanches ? De ci-de là de bonnes Biélorusses joufflues jardinaient. Je me sentais trop observé et déçu, je m'en suis retourné vers le convoi ruminant, cherchant un moyen de m'approprier ce fameux légume. Tout en marchant une idée me vint. Le manteau d'Albert ! Mais oui, c'était jouable ! Albert avait réussi, lorsqu'il fut capturé, à sauver son manteau d'hiver, habit très utile et réconfortant pour un prisonnier de guerre. Arrivé à notre wagon, j'ai hélé mes deux compères, intimant à Albert l'ordre de me prêter son vêtement. Il s'est bien dit que j'étais à nouveau en

train de préparer un coup tordu, mais il n'y eu pas d'objection. Il grommela tout de même : « Vas hesch weder im senn ? » (« Qu'est-ce que tu as derrière la tête ? »).

Repartant en sens inverse, attifé de son manteau, j'avais hâte de retrouver les petits jardinets, surtout celui où grossissaient les légumes si convoités. Cependant, il fallait prendre l'allure du flâneur heureux, sans soucis... Déambulant le long du sentier, saluant de ci - de là avec un geste de la main les gens récoltant ou soignant leur bien, j'avançais avec un œil rivé dans la direction de mes désirs. Ouf ! Le coin semblait non surveillé. Arrivé à la hauteur de la petite plantation, je me suis assis le dos tourné aux choux, jouant le type fatigué de la marche inhabituelle, suivant du regard les oiseaux volant dans les airs, puis le gars aux pieds endoloris. Alors d'une main je me déchaussais, de l'autre je tordais le cou à un chou que je cachais sous les plis du manteau. Les alentours restant calmes, je me suis dit : « Ce qui a réussi à droite peut fonctionner à gauche... ». Me voilà chargé de deux très volumineux choux blancs. Heureusement, le manteau d'Albert était si ample, si long, que les gens que je croisais au retour pouvaient s'imaginer que ma démarche traînante était due à un coup de fatigue de fin d'après-midi et mon sourire l'expression de ma joie de vivre, ce qui n'était pas faux.

Maintenant, nous ferons des soupes aux légumes frais, quel délice ! C'est ainsi que la pelisse d'Albert nous rendit à tous les trois un fier service. Henri de son côté avait volé de ci-de là du bois. Empilé dans un coin du wagon, il le surveillait d'un air farouche.

Le pain blanc

Le troisième jour, comme prévu, nous sommes repartis et avons quitté Minsk. Quelle était la date, et le jour de la semaine ? Je ne m'en souciais pas. Nous étions fin septembre ou début octobre, peut-être même déjà mi-octobre. Il faisait beau. Les journées étaient agréables donc ensoleillées. De ce fait, en me référant à cet astre lumineux, je savais que nous roulions vers l'Alsace. Le train roulait à une allure soutenue. Nous étions exposés à de sales roulis. Qu'à cela ne tienne, une douce euphorie commençait à nous gagner. Vers l'ouest, vers l'ouest, chantait le train de bétail humain ! Ainsi, au cours d'une matinée, nous sommes entrés dans une ville d'un style différent. Les maisons, les rues, les gens, tout était autre. Nous étions en Pologne.

Agglutinés à la porte de wagon, les uns assis les jambes pendantes, les autres agenouillés ou debout, le train ayant ralenti, chacun de nous captait cette animation et aurait aimé se mêler à ces gens déambulant en paix.

Ce que moi j'ai vu, c'était une boulangerie d'où sortaient les bonnes femmes un pain blanc sous le bras. Du pain blanc ! J'en avais l'eau à la bouche ! Pas très loin de ce quartier le train s'arrêta en gare. L'envie me travaillait : comment faire pour me procurer ne serait-ce qu'un petit bout de ce pain ? Je n'en n'avais plus goûté depuis des temps infinis. Je ne voyais pas de solution. Si ! J'en avais une : les harengs fumés ! Au fur et à mesure, ils avaient commencé à nous rester en travers de l'estomac. Nous en avions une bonne douzaine, enroulés dans un vieux chiffon caché dans notre coin. Tout fébrile je hurlais : « Albert, Henri, où sont les harengs ? ». Ils ne comprenaient rien à mon excitation. Les ayant trouvés, j'ai couru ventre à terre vers la

boulangerie, au coin de laquelle j'ai présenté à la vente mes beaux poissons qui avaient traîné je ne sais combien de jours dans la saleté du wagon de bestiaux. En l'espace de quelques minutes ma marchandise était vendue. J'en étais ahuri. Rentrer dans le magasin, étaler ma récolte de monnaie sur le comptoir, se fit en un souffle. La boulangère, tenez-vous bien, me colla un pain blanc long, long...sous le bras. Je suis retourné au pas de course vers notre train qui n'avait pas bougé de place. J'ai chanté, dansé tout le long du convoi, en brandissant mon pain devant les yeux ébahis des autres rapatriés en gueulant : « J'ai vendu les harengs fumés ! ». En quelques minutes, tous les gars du convoi sont partis en courant pour essayer de vendre leur marchandise. Voilà que le train siffle et commence à rouler à toute - petite allure. J'ai beau courir vers le conducteur pour l'avertir qu'un grand nombre de mes compagnons d'infortune sont partis, pas loin, pas loin, acheter du pain, rien n'y fit, il était obligé de quitter la gare. Je n'étais pas fier... Que va-t-il advenir, que va-t-il arriver à tous ces gars ? Nous avons roulé une bonne demi-heure, quand nous avons été rattrapés et dépassés par un train de voyageurs roulant sur une voie parallèle. Et surprise ! Sur les toits du dit convoi gesticulaient, assis, couchés, et en riant nos retardataires. Mieux : y était mêlée toute la section russe. Nos accompagnateurs avaient profité de notre dernier arrêt, non pour acheter du pain, mais pour s'abreuver de vodka polonaise ! Tout rentra dans l'ordre à la gare suivante. Eux ils ont roulé en première, mais moi j'ai ramené du pain blanc !

Les choux de Bruxelles

Frankfort sur Oder, Allemagne de l'Est. Probablement grande gare de triage. Nous avons délaissé nos wagons à bestiaux et nous sommes installés dans des wagons de voyageurs, quel luxe ! Quelle joie ! Albert, Henri et moi avons réussi à occuper les quatre premiers bancs. S'est joint à nous un jeune Lorrain. Je le connaissais car à Tambov nous avons fait quelques coups tordus ensemble. C'était un garçon filiforme. Une fois installés, nous sommes partis tous les deux à la découverte des environs. Devinez ce que nous avons ramené ? Une cuisinière à bois ! Ahanant, suant, avec nos dernières forces, nous l'avons arrimée, ainsi que les tuyaux de poêle, à l'aide de fil de fer croisés en tous sens sur une petite plateforme au-dessus des tampons entre deux wagons.

Bien sûr nous nous rapprochions doucement de la France, mais il valait mieux jouer la prudence. Nous pouvions rester des jours, des semaines sur place. Prisonniers de guerre dépendants des directives du gouvernement russe, nous avons intérêt à nous armer de patience. Le temps était toujours au beau fixe, alors pourquoi s'alarmer ?

Albert et Henri se sont remis à la recherche de bois, planches pourries, bouts de palissades, tout ce qui servira à faire cuire les légumes que moi j'étais censé dénicher. En d'autres termes le mot volé est plus approprié.

La casquette de *l'Africacops* bien vissée sur le crâne, je suis parti à la recherche de légumineuses. Avec le flair paysan, je suis tombé sur les jardins d'ouvriers alignés à la Prusse. Sentiers rectilignes et jardinets clôturés. Je fus attiré par un carré où se dressait, pareil à une garde prussienne, un plant de choux de Bruxelles. Ma décision était prise : à la nuit tombée j'irai

les cueillir ! Le soir venu, le copain lorrain et moi, les sens en éveil, attentifs au moindre bruit, marchant à pas feutrés, sommes arrivés au jardin de mes désirs. Mon nouvel ami, longiligne, a sauté le grillage. Moi, cherchant le portillon, j'ai été alerté par des pas qui se rapprochaient dangereusement. Je me suis couché sur le ventre et ai fait le mort. Il était temps ! D'après la peinture de sa chaussure qui malaxait mes fesses, ce n'était guère un gringalet ! Moi jouant à fond le mort il a dû prendre peur et je l'ai entendu partir à vive allure. Me relevant, guère rassuré, j'ai hélé mon compagnon. qui, droit comme un « i » se confondait avec les plants de choux de Bruxelles. « Viens, on laisse tout tomber, tant pis ! » lui fit-je.

Tout en courant sur le chemin du retour nous étions constamment entourés d'une odeur fétide. « Ça sent la merde ! » répétait-il. Arrivé sous un lampadaire, oh surprise ! C'était moi qui traînais cette immondice, je m'étais couché en plein dedans ! En courant je l'avais étalé sur les manches, le devant de la veste, aux mains... Sous un point d'eau je me suis lavé, frotté, j'avais l'impression de n'être rien d'autre qu'une et seule odeur pestilentielle. À une heure du matin je frottais encore et encore ma veste. Albert et Henri ne me laissant entrer dans le wagon qu'à poil ! Ah ces choux des Bruxelles me sont restés en travers de l'estomac, d'autant plus que dans la journée j'avais eu maille à partir avec des gars de la L.V.F (légion volontaire française). Je ne savais pas que ces gars étaient du même voyage que nous, et qui plus est, c'est eux, à ce qu'on m'a dit par après, qui, ayant su se faire bien voir chez les Russes, répartissaient nos rations quotidiennes. Ils ont fait un beau voyage, bien nourris, ils ont fait tout le trajet dans un wagon de voyageurs. Mais lorsque nous sommes arrivés dans la zone anglaise, ils furent dénoncés. Ils ne faisaient pas partie des incorporés de force. Remis aux autorités françaises, le problème pour nous était résolu. Mais j'anticipe...

Frankfort sur Oder fut la dernière étape en zone russe. Tout s'accéléra, tout se passa si vite que je me rappelle vaguement le passage en zone anglaise. Les uniformes différaient, le langage aussi, l'accueil ne fut pas chaleureux mais cordial. Puis le personnel militaire français nous intima l'ordre de descendre des wagons. Le nôtre avec sa cuisinière bien amarrée, détonnait légèrement du reste du convoi. Nous avons jeté les frusques que nous traînions depuis des mois sur le dos, vestes, pantalons, chemises déchirés, malodorants, chaussures trouées, rafistolées avec du fil de fer, sur un tas. Nous avons été habillés de neuf.

Sommes-nous passés sous la douche ? Je ne m'en rappelle pas. Par contre, avec un pulvérisateur monstre, l'embout enfoncé par le col de la nouvelle chemise, on nous vaporisait, la poudre blanche, qui ressortait en petits nuages par les jambes du pantalon. La tête n'échappa point à ce traitement : adieu poux, puces, punaises. Puis suivait le gavage. Il nous fut remis fromages, saucissons, chocolat, nuts, jus de fruits... Que faire de tous ces trésors que nous n'avions plus vu depuis des années ? Henrila s'en est empiffré au point d'en être malade comme un chien ayant avalé de la viande avariée. Puis nous sommes repartis habillés à neuf, pulvérisés, gavés, heureux, assis, couchés dans un train de voyageurs propre.

Le lendemain, le 19 octobre 1945, nous sommes arrivés à Chalon-sur-Saône où le commandement français nous a remis les papiers de démobilisation. Nous avons repris le train pour nous direction Colmar, Munster, Sultzeren. Le cœur joyeux de retrouver la vallée, les siens, les amis, les voisins.

Le 20 octobre 1945, j'étais de retour chez nous. Je me suis installé dans une chambre tout en haut dans le grenier. Un sommier posé sur le sol avec matelas, oreiller, draps et couverture. Mais impossible de dormir dans ce lit. J'avais l'impression de m'enfoncer dans des sables mouvants ou une matière sans fond. Je dormais à même le plancher. J'avais pris trop l'habitude des planches et de la boîte en fer blanc coincée dans la nuque comme oreiller. Puis au fur et à mesure que les jours défilaient la vie, le travail de la ferme, tout avait repris comme avant. Rien n'avait changé en mon absence, rien ne s'était modifié. J'étais toujours fils de paysan faisant bon gré mal gré les mêmes gestes, les mêmes travaux sans salaire. C'était la coutume.

Réflexions personnelles

J'ai relaté ma période comme prisonnier de guerre d'une manière détachée, anecdotique, certains chercheront vainement la détresse, le désespoir, la révolte, dans mes écrits. Mais c'est que je n'étais pas anéanti ! L'idée de ne pas m'en sortir vivant ne m'a jamais effleuré. Si j'ai vécu ces neuf mois confiant, c'était dû à mon éducation familiale chaotique. La sentimentalité n'était pas de mise. On ne se faisait pas de confidences, on ne se confiait pas. La vie rude d'un village de montagne au fond de la vallée marquait Soultzeren de son sceau. Cette atmosphère austère était-elle plus prononcée dans notre famille ? J'étais tout le temps tiraillé entre la volonté de bien faire, les révoltes et les maximes rigides de la religion protestante de Soultzeren.

Je suis issu d'une famille paysanne dont le chef de famille était le fils du maire du village. Ma mère, issue d'un milieu plus modeste mais cultivé, était moins que loquace avec moi. L'était-elle plus avec mon père ? Avait-ce été un mariage d'amour ? Mystère. Était-elle imprégnée par les prêches austères qu'elle écoutait religieusement chaque dimanche ?

Très jeune, j'ai été mis aux travaux de la ferme et des champs après l'école. Le dimanche matin, une fois les soins donnés aux bêtes, on assistait sagement au culte. Combien de fois ai-je entendu les phrases suivantes dans les sermons du pasteur : « Honore ton père et ta mère et le bonheur t'appartiendra » ou encore : « Crois, l'amour du seigneur te protège ». Cet amour c'est sur terre, autour de moi que j'aurais eu besoin de le sentir pour m'épanouir. Il m'aurait fallu quelques fois des bras aimants et tendres pour me réchauffer le cœur. Rares, très rares étaient les personnes qui s'étaient permis un geste de tendresse envers moi. Au fur et à mesure, je ravalais le désir d'être compris. Ne restaient que les sourires de façade. Personne n'avait plus accès à mes sentiments intimes, je m'étais refermé sur moi-même. Je devins pareil à un petit animal, toujours sur la défensive, ou alors j'exploisais à force de refouler mes frustrations et mes chagrins. Alors quoi de plus normal qu'à la guerre, entouré de copains logés à la même enseigne, de supérieurs non fanatisés qui raisonnaient en humains civilisés je me sois senti bien ! J'étais de même valeur, estimé, aimé pour ma bonne humeur. Et lorsque ce 24 janvier au petit matin je marchais dans la neige sans appréhension vers les premiers Russes et que je fus accueilli par des gars sympathiques, je ne me sentais pas en face d'ennemis. Et pourtant, maintenant j'étais prisonnier de guerre. Je me dis qu'une nouvelle tranche de vie commençait. J'étais plutôt curieux de voir à quoi elle ressemblerait. Et lorsque par six fois j'ai été conduit devant une porte de grange pour y être fusillé et que les Russes m'ont épargné j'étais rasséréiné. J'étais persuadé que ce dieu qui, sous des noms différents régit le monde, avait sa main dans le jeu et d'autres visées

à mon encontre. Ce qui fait que la peur ou la panique ne m'ont jamais effleuré. Aussi, à partir de cette prise de conscience, cette certitude d'être protégé, ma période de prisonnier n'était point souffrance mais attente patiente que j'essayais de vivre au mieux, l'esprit serein. J'étais logé à la même enseigne que les autres. Je n'étais pas à l'abri des privations, des blâmes, d'injustices, parfois de coups, de peurs passagères. Réflexion faite, cette tranche de vie émaillée de multiples vicissitudes m'aura été salutaire à bien des égards. Il y a quelque part dans l'univers ce UN qu'on nomme dans notre religion chrétienne Yavé, Dieu. Combien de fois l'ai-je interpellé en silence, à haute voix lui soumettant mes soucis et mes peines. Il était mon confident après la guerre. Tout en charretant mon foin, mon fumier, mes pommes de terre et autres avec Seppi notre bœuf, j'ai fait du Don Camillo bien avant la sortie des films de Fernandel.

Ces dernières lignes aideront peut-être à mieux comprendre mon comportement et mon état d'esprit pendant ma période de prisonnier de guerre.

Je remercie Cathy Devin qui, avec patience, m'a aidé à mettre au propre mon récit.

Munster, le 8 janvier 2010